This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

X 1543.29

Harvard College Library

FROM THE FUND OF

FREDERICK ATHEARN LANE

OF NEW YORK

(Class of 1849)

POÉMES

ET

CHANTS ELÉGIAQUES,

Par Alex. Guiraud.

ORNÉS DE JOLIES GRAVURES.

A PARIS,

A. BOULLAND ET Cie, RUE DU BATTOIR N° 16
LAUVOCAT, AU PALAIS-ROYAL.

1824.

Poemes

ou

Chants Elegiaques.

Poemes

ou

Chants Elegiaques.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT, IMPRIMEUR DU ROI
RUE JACOB, N° 24.

Agar et Ismael.

Peint par Colin. Dirigé par Ambroise Tardieu. Gravé par Pourvoyeur.

POËMES

ET

CHANTS ÉLÉGIAQUES,

Par Alex. Guiraud.

ORNÉS DE JOLIES GRAVURES.

A Paris,

CHEZ A. BOULLAND ET Cᵉ, LIBRAIRE, RUE DU BATTOIR, N° 12

LADVOCAT, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL, N° 195.

1824.

41543.29

HARVARD COLLEGE
JUN 18 1914
LIBRARY.
Lane fund

Au milieu des passions tumultueuses d'une jeunesse mêlée de douleurs et de plaisirs, ma lyre n'a jamais cessé d'être d'accord avec mon cœur. Quelque tristes que soient mes accents, je cède à l'attrait qu'ont pour moi les Muses: qu'elles m'arrachent an rêve accablant des sentiments opposés qui m'agitent; qu'elles versent sur mes plaies le baume de l'oubli, et je finirai des vers qui n'auront peut-être des charmes que pour moi.

(Lord Byron. — *Childe-Harold.*)

LE

PETIT SAVOYARD.

Poëme Elégiaque en trois chants.

A Mme LA COMTESSE D'H***.

CHANT PREMIER. Le Départ.

CHANT SECOND. Paris.

CHANT TROISIÈME. Le Retour.

Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.

(*Évangile de saint Mathieu.*)

Malheur à vous, mes frères, si le seigneur vous traitait comme ces hommes dont le monde vante la félicité.

(*Sermons du Père Élisée.*)

NOTICE

SUR

LES PETITS SAVOYARDS.

Un peu de pain est la vie du pauvre : celui qui les en prive est un meurtrier.

(*Ecclésiaste.*)

QUEL est le voyageur qui en parcourant les Alpes de Savoie, à l'aspect de ces longues vallées qui se déroulent devant lui, comme des Zones de verdure, au bruit de ces torrents qui tombent et retombent sans cesse, soit au-dessus de sa tête, soit au fond des abîmes bien au-dessous de lui, et surtout à cette vive émotion que nous donne l'air des monta-

gnes, n'a porté envie dans son cœur à ceux qui ont une si belle patrie? qui de nous ne s'est choisi dans ses rêves une chaumière sur la pente d'une de ces collines, avec un ruisseau, des prairies et quelques arbres pour les ombrager? qui n'y a placé, pour lui, une femme selon son cœur, quelques livres, et un petit enfant?... eh bien! ces paysages si riants avec leur parure d'août, si imposants avec leur vêtement de neige, ces collines de verdure si gracieuses, au-delà desquelles se dressent les Grandes Alpes, et au-dessus d'elles, toujours le Mont-Blanc, toute cette terre enfin si riche d'effets poétiques et sublimes, n'a pas de moissons pour ses malheureux habitants. Elle ne donne rien à l'homme qui la tourmente, et garde à sa parure tous les trésors d'une brillante végétation, comme si elle voulait attester son

indépendance et sa propre force, en refusant sa fécondité à tous les secours comme à tous les germes étrangers; aussi les peuples de Savoye naissent seulement dans leurs vallées, et n'y reviennent que pour mourir. Semblables à ces grands fleuves que leurs montagnes versent à l'Allemagne, à l'Italie et à la France, ils se répandent comme eux dans les contrées qui les avoisinent, après avoir puisé dans leurs chaumières, qu'ils n'oublient jamais, ce qu'ils n'eussent point trouvé ailleurs, la simplicité et la droiture du cœur, et une fidélité aussi incorruptible que la neige de leurs glaciers.

C'est ordinairement sur la fin de l'automne, que les caravanes se rasssemblent; les brouillards du matin ne sont pas encore dissipés. Quelles sont les mères qui, depuis huit jours, ont goûté quelque

repos, tant elles ont été accablées de soins et d'inquiétudes! il a fallu rapiécer la veste de bure, faire partir les enfants avec du linge blanc; et puis, auront-ils toujours du travail et du pain? reviendront-ils jamais dans leur village?... que de pleurs ont interrompu ces occupations! que de prières faites du fond du cœur! enfin, arrive le jour où il faut se séparer. Il y a toujours dans le hameau un ou deux hommes qui ont fait leur tour de France, et qui sont chargés de conduire tous ces enfants : ils sont là, debout, commandant déja à leur petite troupe, et rassurant les femmes qui s'affligent; les enfants sont tristes et soumis, car le curé leur a dit que Dieu le voulait. Ils mettent dans leur sac le pain qu'on leur donne, parce qu'ils n'ont pas le courage de manger; ils regardent, sans les écouter, les mères qui leur font long-

temps leurs recommandations, et puis les embrassent. On dit enfin la messe des Voyageurs: il y a un grand recueillement dans toute l'Église; après, chacun se prépare; les homme faits, pendant ce temps, parlent de leurs voyages; on donne aux enfants la petite caisse où dort la marmotte; on leur enseigne à tenir les outils du ramoneur; les mères attachent la besace sur leurs épaules, les embrassent une dernière fois, et rentrent pour pleurer. La caravane descend silencieusement le chemin de la colline, accompagnée de quelques enfants plus petits, de parents qui encouragent ceux qui partent, et du vieux curé qui les arrête, enfin, à une croix de bois placée au détour du chemin, les bénit encore, et ramène au village tous ceux qui doivent y rentrer.

Le lendemain, les mères se lamentent toujours; et déjà les voyageurs chantent

en cheminant, car ils ont traversé quelque ville hospitalière, où ils auront trouvé du travail à faire et des curieux à amuser. A la suite des chansons, viennent les interminables histoires des maîtres, qui empêchent de s'appercevoir que la route est longue, et que les jambes sont fatiguées. Enfin, après quelques jours de marche, on se disperse dans quelque province, en assignant un lieu de rendez-vous, ou bien la troupe toute entière se dirige sur la grande ville, et arrive toute harassée aux barrières de Paris.

Quelquefois une pauvre veuve, après avoir long-temps combattu dans son cœur, et regardé plusieurs fois quelques gerbes de blé noir qu'elle a glanées, et qui doivent la nourrir tout l'hiver, s'est dit en pleurant: il y en aura assez pour nous

deux; et quand le jour du départ arrive, elle tient son fils embrassé, et ne peut se déterminer à s'en séparer; elle s'enferme avec lui, et prie, pendant que les autres s'en vont : quelque temps après, les provisions décroissent, son fils est là sans travailler, ses voisines lui reprochent qu'elle l'empêche *de faire son chemin*, et la pauvre veuve désolée, après avoir tiré lentement de sa vieille armoire toutes les hardes du départ, qu'elle y avait renfermées avec tant de joie, dit tout-à-coup à son enfant, un matin : « il faut que tu « ailles joindre tes camarades; adieu, tu « vois que je ne pleure pas, voilà du pain, « et ta besace; que Dieu te bénisse et te « ramène bientôt ! » et l'enfant étonné s'en va, seul et triste, et s'arrête aux premières villes qu'il rencontre, parce qu'il conserve toujours le dessein de rejoindre bientôt sa mère.

Mais c'est vers Paris surtout, vers ce rendez-vous général et solennel de toutes les diverses fortunes du monde, que s'acheminent ces peuplades d'orphelins, comme si elles accomplissaient une destination donnée de plus haut. Paris est comme une immense assemblée, où la civilisation Européenne envoie tout ce qu'elle a de plus distingué en talents, en puissance ou en vertus, et tout ce que ses institutions dégénérées ont produit de plus monstrueux en indigence, en vices et en abjection. La providence a voulu, dans les masses comme dans les individus, une sorte de pondération qui oppose les contraires aux contraires dans une variable intensité; et en composant un ensemble de destinées, comme un seul destin, d'un mélange où le bien et le mal se balancent, on dirait qu'elle a voulu présenter sans

cesse à l'homme, dans le tableau qui est sous ses yeux, une image grande et utile de ce qui est en lui même. A la suite des savants, des hommes du siècle, des puissants de la terre, que l'Europe mande à Paris avec une sorte de pompe, arrivent les mendiants d'Auvergne et de la Savoie, comme les représentants de la misère publique, et de la simplicité des mœurs. Là, indépendamment de l'ordre suprême qui les y appelle, leur présence devient d'une haute utilité morale. Le riche les trouves couchés sur sa porte, comme un avertissement que la providence lui donne que tous ne sont pas riches comme lui. L'homme coupable qui promène dans les lieux publics un cœur flétri par les vices, ou désespéré par la satiété des plaisirs, les entend chanter à ses côtés, et n'ose les regarder de peur

de leur porter envie. Attroupés au tour de toutes les joies, mêlés à toutes les pompes, employés à tous les services, en même temps qu'ils sont les instruments des desseins de Dieu sur les hommes, ils servent de manifestation, par leur existence presque miraculeuse, à cet ordre éternel qu'il a établi, et que lui-même nous a révélé, en nous disant que les *enfants des hommes ne seront pas délaissés par celui qui nourrit les petits oiseaux.*

C'est par ces enfants, en effet, que se renouvellent tous les jours, de la manière la plus éclatante, les prodiges de la manne tombée au désert et des cinq pains multipliés près du lac de Tibériade. On dirait que Dieu en retirant aux hommes le don des miracles, l'a conservé seulement à la charité chrétienne; lorsqu'on voit tous les jours s'élever et se déve-

lopper avec tant de puissance, tout ces grands établissements nés seulement d'une bonne pensée, et le plus souvent chez des personnes dont les ressources peuvent suffire à peine à leurs propres besoins, on ne saurait méconnaître le doigt de ce Dieu qui a placé toute la force de l'homme dans son cœur, et qui nous a dit (car il nous a dit tout ce qu'il nous faut savoir), que la foi pouvait transporter des montagnes.

Que la charité du monde, ou, si l'on veut, la philanthropie moderne est loin de cette charité chrétienne, qu'elle n'a fait que parodier! qu'elle nous montre une vertu, une seule intention qu'elle n'ait empruntée au christianisme! nous vantera-t-on sa régularité méthodique, ses exigeances, ses précautions? eh! faut-il toujours porter dans le bien qu'on fait,

la crainte de trop bien faire? y a-t-il des systêmes auxquels on puisse soumettre les secours qu'on donne à ceux qui souffrent? convient-il d'exiger, ici des conditions de naissance, là des conditions de travail! l'utilité enfin, cette combinaison mesquine de l'homme matériel, doit-elle présider ainsi à toutes ses œuvres, de manière à changer en opération politique, et par conséquent toute de raison, ce qui est, dans le christianisme, un sentiment doux et heureux, une action toute du cœur, qui sait qu'il faut donner à manger à ceux qui ont faim? n'envions pas à la philanthropie ses tristes calculs; sa bienfaisance raisonnée n'aurait jamais produit les sœurs grises, ou les pères de la rédemption. Elle n'aurait jamais ouvert à des enfants étrangers un asyle, où, en même temps qu'on soulage les souffrances

momentanées du corps, on prévient en de jeunes chrétiens les souffrances plus vives et plus dangereuses de l'ame, en les entourant d'exemples et de leçons qui les accompagnent durant leur vie; c'est à la religion chrétienne qu'est due toute entière une semblable institution; c'est elle qui ramasse, dans les soirées d'hiver, l'enfant endormi sur la pierre, qui donne des consolations et du pain à celui qui en a besoin, des outils de travail à ceux qui peuvent en faire usage, et veille enfin avec cette sollicitude de la providence elle-même, sur cette portion de la société humaine que Dieu n'a pas déshéritée, puisqu'il lui a légué la droiture du cœur, et la pitié des belles ames.

Ce fut dans le milieu du dernier siècle, que fut fondée cette OEuvre, que des mains pieuses et respectables ont retirée

du milieu des ruines révolutionnaires. On raconte que la première pensée en vint à monsieur l'abbé de Pontbriand, en causant avec un Savoyard qui frottait ses souliers ; il apprit de lui que la plupart de ces malheureux étaient entièrement ignorants des choses de la religion, parce qu'ils sont enlevés de trop bonne heure aux instructions de leur curé, et qu'il ne leur reste pour sauve-garde que les bons exemples de leurs parents. Il fut touché de cette double misère de l'ame et du corps qui affligeait ces pauvres montagnards, et voua sa fortune et ses soins à leur soulagement. Ils trouvèrent, comme dans ce moment, dans l'atelier qui fut ouvert pour eux, d'utiles secours, et des leçons religieuses encore plus utiles. Car ici, on peut même reconnaître en elles cette utilité positive

que poursuivent les gens du monde dans toutes leurs actions, et jusque dans leurs bonnes pensées. Une longue habitude de confiance est accordée, dans Paris, à ces étrangers qui la justifient, il est vrai, par un long usage de fidélité. Commissionnaires ou domestiques, ils sont choisis de préférence pour tous les services particuliers, et certes, aucun de ceux qui les emploient ne peut être fâché que la garantie religieuse vienne corroborer et en quelque sorte servir d'assurance aux garanties morales qu'ils présentent d'ailleurs. Toutes les vertus humaines sont bien chancelantes lorsqu'elles ne s'appuient que sur elles-mêmes.

A l'abbé de Pontbriant succéda un homme dont le nom semble se placer naturellement en tête de tout ce qu'il y a

de doux et de consolant dans le christianisme : c'était l'abbé de Fénélon. Rien de plus touchant que les soins qu'il prodiguait à ceux qu'il appelait *sa petite famille*. La révolution, qui ne devait malheureusement épargner aucune vertu, alla le chercher au milieu de ses enfants d'adoption qui ne purent que pleurer pour le défendre, et son sang fut trouvé assez pur pour être répandu sur le même échafaud qu'avait consacré le sang de Saint-Louis.

Mais les vertus religieuses ont des légataires perpétuels qui viennent, lorsqu'il en est temps, réclamer leur sublime héritage, pour qu'il fructifie encore dans leurs mains. Depuis huit ans des réparations importantes ont été faites à l'édifice de la morale chrétienne, que nos convulsions politiques avaient renversé. L'humble asyle des petits Savoyards s'est

relevé à côté des grands monuments de la piété publique, et le réparateur de cette partie des missions étrangères est cet abbé Duval qui n'a presque été connu en France que pour être regretté, et qui avait si bien rendu à ces mêmes enfants cet abbé de Fénélon qu'ils n'avaient pas encore oublié.

Une note *sur l'Œuvre des savoyards* a été publiée à sa mort par ceux qui sont venus après lui, et j'extrais de cette note tout ce qui peut faire connaître le but et les moyens de l'établissement.

« Un atelier est établi dans une maison cédée « par l'administration des hospices, destiné à « recueillir les plus petits, les plus délaissés de « ces enfants. Là, on les occupe au travail assez « insignifiant et peu lucratif de la fabrication « des cardes; mais ce travail suffit pour préve- « nir les dangers et les suites funestes de l'oisi-

« veté absolue. D'ailleurs il entrait dans les « vues de sagesse et de prudence du vénérable « abbé Duval, de ne point donner aux jeu- « nes Savoyards un état trop éloigné de leur « première vocation, ni qui les empêchât de « retourner dans leurs montagnes, où règnent « encore, au milieu du débordement général, « les mœurs des premiers âges. Leur fournir, « pendant qu'ils sont à Paris, les moyens de « se préserver de la corruption, d'y recevoir « l'instruction qui leur manquait, et d'y gagner « honnêtement de quoi subsister, tel est le « but de l'Œuvre : ce serait le manquer que de « donner aux jeunes Savoyards des états « qu'ils ne pourraient exercer avantageusement « que loin de leur pays. Il en est surtout, sans « qu'on ait besoin de les indiquer, dont il faut « s'appliquer à les détourner, à cause des « dangers qu'ils présentent. »

« Dans la maison où est établi l'atelier, une « douzaine d'enfants, choisis parmi les plus

« malheureux sont couchés, et un surveillant,
« dont la religion garantit l'exactitude, ne les
« perd pas un instant de vue. »

« C'est aussi dans cette maison que trois ou
« quatre mois avant la première communion
« et la confirmation, se font tous les jours les
« catéchismes préparatoires à ces grandes ac-
« tions. C'est là que se donnent, en ces grands
« jours, à ceux qui ont participé à ces augustes
« sacrements, les repas véritablement de frères,
« où ces pauvres enfants portent une gaîté
« si pure, une naïveté si franche, et une dé-
« cence si parfaite. »

« Enfin, c'est dans cette maison qu'est établie
« la petite et bien simple administration de
« l'Œuvre. »

« On a souvent eu la pensée d'y former un
« magasin et comme un dépôt des instruments
« propres aux différents états que veulent
« exercer les Savoyards; on l'a même commencé
« plusieurs fois; mais toujours il s'est trouv

« épuisé aussitôt par le grand nombre de de-
« mandes auxquelles il a fallu fournir, sans
« pouvoir les satisfaire toutes. »

« Dans des commencements si heureux et
« des succès si marqués, il est difficile de mé-
« connaître la main de Dieu qui bénit la con-
« fiance, et n'a jamais manqué à ceux qui espè-
« rent en lui. Graces à sa divine providence
« et à la charité des fidèles, car l'OEuvre n'a pas
« eu d'autres fonds; on n'a jamais été arrêté
« par le défaut d'argent pour son établisse-
« ment; mais il ne suffit pas de fonder, il
« faut soutenir, il faut même améliorer et
« étendre quand cette bonne providence nous
« en indique les moyens. *Il ne faut pas la*
« *devancer*, disait souvent et si sagement le
« digne abbé Duval; *mais il ne faut pas moins*
« *se garder de rester en arrière, il faut mar-*
« *cher avec soin à côté d'elle;* c'est ici la per-
« sévérance à laquelle la couronne est promise.

« Or, c'est à ces améliorations que les fidèles

« sont encore appelés à concourir par leurs « largesses. On a pensé qu'il suffisait de pré- « senter sommairement à ce sujet quelques « considérations propres à soutenir le zèle des « personnes pieuses pour le maintien et l'ag- « grandissement d'une œuvre si utile. »

Ce qu'il serait le plus important d'ajouter à l'atelier de la rue de Sèvres, si les fonds que la charité lui accorde étaient plus abondants, ce serait des dortoirs ou l'on pourrait faire coucher tous les enfants délaissés qu'on trouve à Paris à chaque pas, et qui n'ont de compagnon et de protecteur que leur chien, leur singe ou leur marmotte. Quelquefois ces enfants se donnent à un métier dans lequel ils reçoivent plutôt de pernicieux exemples que de favorables secours. Ceux qu'on ne trouve pas, la nuit, gissants au seuil d'un hôtel, ou blottis dans une

guérite, sont en quelque sorte ramassés dans une même chambre où ils s'enfoncent pêle et mêle, en des sacs bien noirs. C'est là que, rechauffés les uns par les autres, ils se garantissent des rigueurs du froid. La charité chrétienne ne les attend pas toujours dans l'établissement qui leur est consacré. Elle va les visiter aussi dans ces *chambrées*, où elle apporte des dons et des paroles de bienfaisance. C'est un spectacle plein d'attendrissement que de trouver le soir, dans un sixième étage des fauboùrgs, plus de trente de ces enfants agenouillés avant de se coucher pour réciter leur prière. Ils ont dans la chambre, collées à la muraille, des images de Dieu crucifié, de la sainte Vierge et du grand saint François-de-Sales, leur patron. Et là ces enfants, qui n'ont reçu d'autre apanage que la pitié des hommes, rendent

grace à ce Dieu trop souvent oublié par ceux qu'il a comblés de tous ses dons. Et peut-être en effet leur destin est-il une prédilection divine, et les lits de soie ont des insomnies qui respectent le grabat du mendiant !

Lorsque j'ai composé mes élégies savoyardes et que j'en ai destiné le produit à ces malheureux, j'ignorais dans quelles mains je le déposerais. Lorsque j'ai connu le chef de cet établissement, celui qui sans autres devoirs que ceux qu'il s'impose lui-même (il n'est pas ecclésiastique), consacre sa vie à ces soins respectables, je me suis applaudi du succès que la charité des salons avait donné à cet ouvrage, parce que je me suis convaincu qu'on ne pouvait faire une distribution plus sage et plus convenable des fonds que j'ai remis. Ces pauvres enfants m'ont

bien récompensé du peu que j'avais fait pour eux ; ils sont venus m'inviter à assister à leur première communion; cette cérémonie a lieu dans la petite église des Missions Étrangères, le jeudi d'après le dimanche du bon Pasteur. De toutes celles de notre culte, c'est peut-être la plus attendrissante. On ne peut se défendre d'une profonde émotion à l'aspect de cette piété simple et confiante de l'enfance, de ces larmes qui coulent à un âge où l'on ne connaît pas le remords, et qui semblent un à-compte sur celles que doivent coûter un jour les peines de la vie.

C'est ordinairement une grande dignité ecclésiastique qui distribue le pain des anges à ces malheureux. Une chose surtout admirable dans le christianisme, c'est de n'oublier jamais que les pauvres sont

particulièrement les enfants d'un Dieu qui a vécu pauvre comme eux, et de consacrer l'égalité religieuse, en relevant leur misère de toutes les pompes de l'Église. Un jeune ecclésiastique monta en chaire après la cérémonie, et avec des paroles évangéliques les entretint davantage de ce qu'ils devaient espérer que de ce qu'ils devaient faire : (ils n'avaient qu'à persévérer dans le bien.). Il leur dit que la vie était mauvaise pour tout le monde, et que Dieu lui-même l'avait supportée ainsi : son discours, enfin, communiqua une émotion profonde à toutes les personnes assemblées dans l'Église des Missions, parce qu'il partait d'un cœur profondément ému, et qu'il était simple comme ceux auxquels il était adressé.

Voilà ce qui se passe au milieu de Paris, et dont il est bon peut-être d'informer les

gens du monde, qui pourraient donner quelque douceur à cette vie qui les fatigue si souvent, s'ils y mêlaient quelque œuvre de bienfaisance ou de piété. Nous ne saurions mieux recommander aux personnes charitables de toutes les conditions, l'œuvre des petits Savoyards, qu'en transcrivant ici ce qui termine la note qui a été publiée en 1819, et dont nous avons déja parlé.

« Des distributions de sellettes de décrot-
« teurs, et autres instruments de divers états,
« ont été faites aux Savoyards. On conçoit
« encore combien il serait utile de ne renvoyer
« aucune demande sans y avoir satisfait. »

« Quelques secours pécuniaires ont été don-
« nés aux plus nécessiteux, quelques avances
« faites à des hommes connus, de la sagesse
« et de l'exactitude desquels on était assuré. Il
« serait aussi doux qu'avantageux à l'Œuvre »

« de pouvoir accueillir favorablement toutes « les requêtes de ce genre. «

« On en a dit assez pour faire connaître « l'Œuvre, et ce qu'elle est et ce qu'elle pourrait « être, à l'aide de moyens plus étendus; assez, « on l'espère, pour inspirer un vif intérêt. « Dieu donnera lui-même l'accroissement à son « œuvre en disposant les cœurs, et le suc- « cès qu'il voudra à ce peu de mots. »

« Les personnes qui désireraient concourir « à cette bonne œuvre sont priées de vouloir « bien remettre leurs offrandes à M. l'abbé « Desjardins, curé des Missions; à madame la « marquise de Croisy, rue de Sèvres, n° 19; « ou à M. Alphonse de la Bouillerie, payeur « du trésor de la Couronne, aux Tuileries.

LE PETIT SAVOYARD.

Chant Premier.

CHANT PREMIER.

Le Départ.

Pauvre petit, pars pour la France.
Que te sert mon amour? Je ne possède rien.
On vit heureux, ailleurs; ici, dans la souffrance.
Pars, mon enfant, c'est pour ton bien.

Tant que mon lait put te suffire,
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,
Heureuse et délassée en te voyant sourire,
Jamais on n'eût osé me dire :
Renonce aux baisers de ton fils.

Mais je suis veuve; on perd sa force avec la joie.
Triste et malade, où recourir ici?
Où mendier pour toi? Chez des pauvres aussi!
Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie;
Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.

Mais, si loin que tu sois, pense au foyer absent;
Avant de le quitter, viens, qu'il nous réunisse.
Une mère bénit son fils en l'embrassant :
Mon fils, qu'un baiser te bénisse.

Vois-tu ce grand chêne, là-bas?
Je pourrai jusque-là t'accompagner, j'espère.
Quatre ans déjà passés, j'y conduisis ton père;
Mais lui, mon fils, ne revint pas.

Encor, s'il était là pour guider ton enfance,
Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi;
Mais tu n'as pas dix ans et tu pars sans défense...
Que je vais prier Dieu pour toi!...

Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde?
Seul, parmi les méchants (car il en est au monde),
Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à souffrir...
Oh! que n'ai-je du pain, mon fils, pour te nourrir!

Mais Dieu le veut ainsi: nous devons nous soumettre:
Ne pleure pas en me quittant;
Porte au seuil des palais un visage content.

Parfois mon souvenir t'affligera peut-être.....
Pour distraire le riche, il faut chanter pourtant.

Chante, tant que la vie est pour toi moins amère;
Enfant, prends ta marmotte et ton léger trousseau;
Répète, en cheminant, les chansons de ta mère,
Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

Si ma force première encor m'était donnée,
J'irais, te conduisant moi-même par la main;
Mais je n'atteindrais pas la troisième journée;
Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin :
Et moi je veux mourir aux lieux où je suis née.

Maintenant de ta mère entends le dernier vœu :
Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne.
Prie, et demande au riche : il donne au nom de Dieu.
Ton père le disait; sois plus heureux : adieu.

Mais le soleil tombait des montagnes prochaines,
Et la mère avait dit : Il faut nous séparer;
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois et n'osant pas pleurer.

CHANT SECOND.

Paris.

CHANT II.

Paris.

« J'ai faim : vous qui passez, daignez me secourir.
Voyez : la neige tombe, et la terre est glacée.
J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée,
Et je n'ai rien pour me couvrir.

« Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
A genoux sur le seuil, j'y pleure bien souvent.
Donnez : peu me suffit; je ne suis qu'un enfant,
Un petit sou me rend la vie.

« On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain ;
Plusieurs ont raconté dans nos forêts lointaines
Qu'ici, le riche aidait le pauvre dans ses peines ;
Eh bien, moi, je suis pauvre et je vous tends la main.

« Faites-moi gagner mon salaire :
Où me faut-il courir ? Dites, j'y volerai.
Ma voix tremble de froid ; eh bien, je chanterai,
Si mes chansons peuvent vous plaire.

« Il ne m'écoute pas, il fuit ;
Il court dans une fête (et j'en entends le bruit),
Finir son heureuse journée.
Et moi, je vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette guérite abandonnée.

« Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir ?
Rendez-moi ma pauvre chaumière,

« Le laitage durci qu'on partageait le soir,
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.

« Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi....
Hélas ! et, tout petit, faudra-t-il que je meure
Sans avoir rien gagné pour toi?

« Non, l'on ne meurt point à mon âge;
Quelque chose me dit de reprendre courage....
Eh ! que sert d'espérer?.. que puis-je attendre enfin?..
J'avais une marmotte; elle est morte de faim. »

Et, faible, sur la terre il reposait sa tête;
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi;
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

« Qu'il vienne à nous celui qui pleure,
Disait la voix mêlée au murmure des vents ;
L'heure du péril est notre heure :
Les orphelins sont nos enfants. »

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère.
Lui, docile et confus, se levait à leur voix ;
Il s'étonnait d'abord ; mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire ;
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

CHANT TROISIÈME.

Le Retour.

CHANT III.

Le Retour.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles !
Tout dans leurs frais vallons sert à nous enchanter,
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
Heureux qui sur ces bords peut long-temps s'arrêter!
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter!

Seul, loin dans la vallée, un bâton à la main,
Qui va de France à la Savoie?
Quel est ce voyageur que l'été leur renvoie?
C'est un enfant; il marche, il suit le long chemin.

Bientôt de la colline il prend l'étroit sentier:
Il a mis, ce matin, la bure du dimanche,
Et dans son sac de toile blanche
Est un pain de froment qu'il garde tout entier.

Pourquoi tant se hâter, à sa course dernière?
C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau,
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau
Et n'ait reconnu sa chaumière.

Les voilà!... tels encor qu'il les a vus toujours,
Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage!
Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours;
Il est si près de son village!

Tout joyeux il arrive, et regarde... Mais quoi !
Personne ne l'attend ! sa chaumière est fermée !
Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée.
Et l'enfant plein de trouble : Ouvrez, dit-il, c'est moi.

La porte cède ; il entre ; et sa mère attendrie,
Sa mère, qu'un long mal près du foyer retient,
Se relève à moitié, tend les bras et s'écrie :
N'est-ce pas mon fils qui revient ?

Son fils est dans ses bras, qui pleure et qui l'appelle :
Je suis infirme, hélas ! Dieu m'afflige, dit-elle ;
Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir,
Car je ne voulais pas mourir sans te revoir.

Mais lui : de votre enfant vous étiez éloignée,
Le voilà qui revient ; ayez des jours contents ;
Vivez : je suis grandi, vous serez bien soignée ;
Nous sommes riches pour long-temps.

Et les mains de l'enfant, des siennes détachées,
Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait,
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,
Et le pain de froment que pour elle il gardait.

Sa mère l'embrassait et respirait à peine;
Et son œil se fixait, de larmes obscurci,
Sur un grand crucifix de chêne,
Suspendu devant elle et par le temps noirci.

« C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères
Et des petits enfants, qui du mien a pris soin;
Lui, qui me consolait quand mes plaintes amères
Appelaient mon fils de si loin.

« C'est le Christ du foyer, que les mères implorent,
Qui sauve nos enfants du froid et de la faim.
Nous gardons nos agneaux et nos loups les dévorent;
Nos fils s'en vont tout seuls et reviennent enfin.

« Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle?
Ta pauvre mère infirme a besoin de secours;
Elle mourrait sans toi. » — L'enfant, à ce discours,
Grave, et joignant ses mains, tombe à genoux près d'elle,
Disant : que le bon Dieu vous fasse de longs jours!

ISAURE,

Poëme Élégiaque en cinq chants.

CHANT PREMIER. Notre-Dame de Cimoux.

CHANT SECOND. Novembre.

CHANT TROISIÈME. La Fiancée.

CHANT QUATRIÈME. La Mort.

CHANT CINQUIÈME. Meilleraye.

Quoi! l'on croirait possible d'exister dans un monde qu'elle n'habitera plus, de supporter des jours qui ne la ramèneront jamais, de vivre de souvenirs dévorés par l'éternité!..

(Mme de Staël. — *Des passions.*)

D'ici je vois la vie à travers un nuage
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé;
L'Amour seul est resté, comme une grande image
Survit seule, au réveil, dans un songe effacé.

(Lamartine.)

CHANT Ier.

Notre-Dame de Limoux.

Au pied des hautes Pyrénées,
Où l'Aude se promène en un vallon riant,
Limoux, où je naquis, s'élève verdoyant
Sur des plaines, au loin, de pampres couronnées.

Sur un coteau voisin, à la mère de Dieu
Un Ermite, aux vieux temps, bâtit une chapelle:

Et la Vierge propice écoute, en ce beau lieu,
Celui qui souffre et qui l'appelle.

Aussi, près de la niche au grillage doré,
Ceux qu'elle a secourus suspendent leurs offrandes,
L'ancre du matelot sur les flots égaré,
Des bagues, des joyaux, dont on s'était paré,
Quelques fleurs des champs en guirlandes.

Là, quand septembre arrive avec ses douces nuits,
Quand l'angélus du soir tinte dans la vallée,
De pauvres montagnards suivant leur croix de buis
Gravissent saintement la colline isolée,
Où la Vierge les aide en leurs secrets ennuis.

Là, des femmes surtout, à quelque vœu fidèles,
Et des petits enfants, les mains jointes, près d'elles,

Priant tout bas dans l'ombre, un rosaire à la main,
Vers le temple, à genoux, achevent leur chemin.

Moi, je n'attendrai pas que septembre revienne:
(Eh! mon Isaure, hélas, doit-elle le revoir?)
O Vierge! dès ce jour, j'invoque ton pouvoir,
Mon Isaure est aussi la tienne.

Isaure t'appartient, comme à moi, par son cœur:
Et pourtant, chaque jour, son front se décolore;
Sauve-la: tu le peux; et moi, pauvre pécheur,
Je ne puis que prier, ô Vierge! et je t'implore.

Prête une oreille amie à ma tremblante voix:
Je veux, durant neuf jours, jusqu'au temple propice
Monter agenouillé lentement, et neuf fois
Réunir ma prière au divin sacrifice.

Et lorsque à ton autel, libres de tout danger,
Par un chaste serment nos mains seront unies,

Autour de ton image elles iront ranger
Nos guirlandes d'hymen, par ton prêtre bénies,
Où le jasmin se mêle aux fleurs de l'oranger.

ISAURE.

Chant second.

CHANT II.

Novembre.

« Vois : les feuilles tiennent à peine ;
Le vent le plus léger les détache en passant ;
L'hiver aura flétri ce gazon jaunissant
Avant la fin de la semaine :
Rentrons, l'air est humide, et l'ombre au loin descend. »

Tandis qu'elle parlait, sa poitrine oppressée
La forçait, haletante, à ralentir ses pas ;

Mes deux mains réchauffaient sa main presque glacée ;
Et tout son corps tremblait, appuyé sur mon bras.

Mon Dieu, toi qui me l'as donnée,
Daigne la retirer des liens de la mort :
Qu'elle ne cède pas aux premiers vents du nord,
Comme la feuille abandonnée.

Elle a dit vrai : tout meurt, et s'efface à nos yeux ;
Et sur la terre en deuil, comme de grandes ombres,
Passent ces grands nuages sombres
Que l'autan déchaîné pousse à travers les cieux.

Eh bien, pour l'arracher à ces tristes présages,
Aux champs du Roussillon je conduirai ses pas ;
Beaux lieux, où la nature encore ne meurt pas,
Où tout novembre a des feuillages.

L'automne en ces climats sourit comme l'été ;
Nous y verrons l'érable et le tremble argenté

Mêler encor sur nous leurs ombres incertaines,
Et le saule, incliné près des douces fontaines,
Pleurer dans toute sa beauté.

O vallon de Thuyr, si ma jeune maîtresse
Respire la santé dans ton air, dans tes fleurs,
Si son teint se rougit de plus vives couleurs,
Si son regard sur moi se lève avec tendresse,
Sans retomber, mouillé de pleurs,

J'en atteste ton air, tes fleurs, tes eaux rapides,
Et de tes blancs troupeaux la soyeuse toison,
Tes pressoirs où l'olive épand ses flots limpides,
Et tes champs moissonnés presque à chaque saison,

Thuyr, je chanterai ton ciel, ton beau rivage.
Je veux, de mon Isaure et de toi satisfait,

À tes ruisseaux si purs montrer sa douce image,
Et neuf fois dans neuf ans te rapporter l'hommage
Du bonheur que tu m'auras fai

ISAURE.

Chant troisième.

CHANT III.

La Fiancée.

Le ciel m'a retiré ma dernière espérance;
Tous mes veux l'imploraient; Isaure allait mourir.
Ceux dont la docte voix tempère la souffrance
Sont venus pour la secourir.

Le ciel est inflexible, et l'art est infidèle;
Dieu reprend le seul bien qu'il daigna m'accorder;
C'en est fait maintenant, et quand je suis près d'elle
J'ose à peine la regarder.

Comme un soleil d'été sèche les jeunes plantes,
Pour flétrir sa jeunesse il a suffi d'un jour;
Et je n'aurai pressé d'aucun baiser d'amour
Ses lèvres pâles et tremblantes.

Oh! si je retenais un moment sur mon cœur
Ce corps tant affaibli par trois mois de langueur,
Mon ame tout entière irait chercher son ame,
Et ses jours presque éteints revivraient de ma flamme.

J'ai fait apporter sous ses yeux
Cette riche corbeille où l'épouse nouvelle
Cherche, pour se montrer plus belle,
Tout ce que l'art de plaire a de plus gracieux.

Ces fleurs, ces nœuds brillants, ces pierres enflammées;
Ces pompes de l'hymen, dans la nacre enfermées,
L'ont, à leur doux éclat, fait sourire un instant;
Et j'ai dit aussitôt : Viens, l'autel nous attend;

Mais de la mienne alors sa main s'est séparée.
Regarde, a-t-elle dit, en dévorant ses pleurs,
je suis pâle comme les fleurs
Dont ma tête serait parée.

Je le vois maintenant; ses traits sont bien flétris...
Et moi je l'ignorais encore :
Et, toujours plus souffrante, Isaure
Semblait toujours plus belle à mes yeux attendris..

Mais l'avenir déja se charge de ténèbres,
L'hymen qui nous attend veut des pompes de deuil;
Notre hymen redoutable aura des chants funèbres
Et les grands voiles du cercueil.

Le prêtre portera l'étole blanche et noire
Lorsque les saints flambeaux pour nous s'allumeront;
Et, de leurs longs cheveux voilant leurs fronts d'ivoire,
Les jeunes filles pleureront.

Moi, je les conduirai sans pleurer, sans me plaindre ;
Au tourment d'être seul d'avance résigné ;
Ne croyant qu'au malheur, l'attendant sans le craindre,
Et par ses trahisons durement enseigné.

Eh ! qui possède hélas ! un sort digne d'envie ?
Un vague espoir en vain au plaisir nous convie ;
L'épi jeune et doré croît pour le moissonneur ;
L'homme pour les tourments !... tout un siècle de vie
Passe, sans un jour de bonheur.

ISAURE.

Chant quatrieme.

CHANT IV.

La Mort.

Ce monde n'était pas le sien,
Dieu lui gardait ailleurs sa couronne immortelle ;
Et la vierge ici-bas n'a dû regretter rien...
Cependant, pourquoi pleurait-elle ?

Elle pleurait sur moi, qui demeure exilé
De la haute patrie où son regard m'appelle ;

Moi qui n'oublierai pas qu'elle était douce et belle,
Et que sa voix m'a consolé.

Peut être aussi la vie a je ne sais quel charme
Dont un cœur qui s'éteint entrevoit le secret :
Souvent, d'un œil mourant une dernière larme
Tombe et révèle un long regret.

Pourquoi donc ce regret tardif, involontaire ?
Ce monde cache-t-il des biens mystérieux ?
Et d'où vient, en effet, que les anges des cieux
S'arrêtent quelquefois en passant sur la terre ?...

Oh ! pour des yeux mortels leurs regards sont trop doux.
Rien n'apaisera plus le trouble qu'ils font naître...
Puisqu'ils doivent cesser de se lever sur nous,
Il ne faudrait pas les connaître.

La vierge est un ange d'amour
Qui sème sur ses pas d'ineffables délices,
Qui sait pour nos douleurs des paroles propices,
Et belle, à son matin, sourit comme un beau jour.

Mais le jour quelquefois se voile, dès l'aurore :
L'ange, échappé du monde, à Dieu se réunit :
Et lorsqu'il a passé, nous le cherchons encore...
Et nous voulons mourir quand le rêve finit.

ISAURE.

Chant cinquieme.

CHANT V.

Meilleraye.

Que voulez-vous de moi? je ne puis plus aimer:
Un nuage sinistre a passé sur ma vie;
Ma jeunesse s'en va, de longs regrets suivie;
Et le flambeau s'éteint pour ne plus s'allumer.

Aux rêves enchantés les froids ennuis succèdent...
Tout l'homme a fait place au chrétien,
Et je ne desire plus rien
De ce que les hommes possèdent.

A mes yeux fatigués j'ai fermé l'avenir;
Elle y manque à jamais; que serait-il sans elle?
Mais mon cœur se souvient, et d'un regret fidèle
Suit toujours le passé, qui ne peut revenir.

Tous mes amis, pourtant, les amis de mon âge,
De gloire et de bonheur s'enivrent tour à tour :
Je suis jeune comme eux : que sert d'être plus sage?..
Mais, bien plus que le temps, le malheur décourage...
Mais la jeunesse est dans l'amour.

Toi, celle que j'aimais, je t'aime et je t'implore;
Ombre qui m'as coûté tant de vœux superflus,
Ange consolateur, sous l'image d'Isaure,
Rappelle-moi bientôt; que puis-je faire encore
Sur cette terre où tu n'es plus?

En attendant ma délivrance,
Cloître de Meilleraye, où s'endort la souffrance,
Je veux sous tes arceaux traîner mes jours de deuil;

Mes pas ont visité tes murs où l'espérance
S'assied à côté du cercueil.

Là, j'irai me laver de cette fange immonde
Dont l'ame se salit à travers les cités,
Et dans ce port ouvert aux naufragés du monde
Recueillir mes destins trop long-temps agités.

Là, sur le seuil du temple exilant ma prière,
J'irai m'unir de loin aux chants religieux,
Et mêler humblement quelques grains de poussière
A l'encens épuré qui monte vers les cieux.

Un saint exil est salutaire
A ceux qu'avaient séduits les choses d'ici-bas;
Néant et vanité sont les biens de la terre;
Les cherche désormais qui ne les connaît pas!

L'homme commence à vivre à son heure suprême :
Trop faible pour le monde, il s'y perd en passant ;
Tout l'y flatte et le trompe ; il se trompe lui-même ;
Dieu seul est vrai, Dieu seul, car il est tout puissant.

CHANTS
Élégiaques.

..... Le cœur seul est poète.

(André Chénier.)

CHŒURS

DE MYRRHA,

TRAGÉDIE INÉDITE.

PREMIER CHOEUR. La Victoire.

SECOND CHOEUR. L'Hymen.

TROISIÈME CHOEUR. Le Destin.

QUATRIÈME CHOEUR. L'Amour.

Ille bonis faveatque et consilietur amicè:
Et regat iratos, et amet pacare tumentes.

(Horat. — *De Arte poetica.*)

CHŒUR DU PREMIER ACTE.

La Victoire.

Revenez, guerriers intrépides,
Soldats que la victoire a deux fois couronnés ;
Par la victoire ramenés,
Souvenez-vous enfin, triomphateurs rapides,
De vos lares abandonnés.

L'avez-vous reconnu, ce superbe navire,
Aux longs voiles de pourpre, aux bandelettes d'or?
Il fend l'onde écumante aux doux sons de la lyre,
Il porte au palais de Cynire
Les casques, les trépieds, le char du vieux Nestor,
Des vases où Pergame a son image encor;
Triste et fatal butin que la Grèce en délire
Osa se partager sur le tombeau d'Hector.

Triomphe à nos guerriers, dont le bras invincible,
Comme l'arc d'Apollon, lance des traits certains;
Dont le glaive, conduit par la parque inflexible,
Fait d'irrévocables destins!

Mais qui consolera ces timides captives,
Qu'entraîne en blasphémant un farouche vainqueur?
Je chante la victoire, et déja dans mon cœur
J'entends gémir leurs voix plaintives.

Mères, aux cris désespérés,
Vous, jeunes vierges qui pleurez,
Lorsqu'au déclin du jour, assises sur nos rives,
Vos yeux verront au loin nos voiles fugitives
Chercher encor la Grèce et vos foyers sacrés,
Jeunes mères, enfants, vierges, vous pleurerez.

Vains regrets, larmes inutiles!
Vous ne reverrez plus les rives du Ladon,
Beaux lieux, où le laurier, où le myrte en buisson,
Où l'arbuste aimé de Junon,
Divisent en jardins les campagnes fertiles.

Vierges, où donc est-il, le bois accoutumé
Où vous rêviez d'amour dans votre ame innocente,
Aux longs cris prolongés de l'onde mugissante,
Aux doux parfums du dictame embaumé?

Plus d'amour pour vous, plus de fêtes,
Plus de ces tendres fleurs qui brillaient sur vos têtes;

Plus de danses aux sons du luth mélodieux....
La nuit n'a plus pour vous cette heure si rapide
Des entretiens mystérieux,
Où le cœur est de flamme et la bouche timide ;
Et vos longs cheveux noirs, aux parfums destinés,
Vos cheveux, à Pylos de roses couronnés,
Boiront la pluie amère et la rosée humide,
Aux vents du soir abandonnés.

Vos larmes, vos malheurs, aux femmes de cette île
Fourniront de longs entretiens ;
Soit que, loin du foyer, sous votre main agile,
La laine deux fois teinte aux bords sidoniens
S'unisse en tournoyant au long fuseau docile,
Ou nuance avec art les tapis lydiens :
Soit que dans un vase d'argile,
Des sources du Mélos vos bras dès le matin
Portent sous ces parvis l'onde des sacrifices :

Les mères s'écrieront : Dieux ! soyez-nous propices !
Dieux ! loin de nos enfants un semblable destin !

Mais courons au rivage où nos fils intrépides,
Nos fils que la victoire a deux fois couronnés,
Par la victoire ramenés,
Se souviennent enfin, triomphateurs rapides,
De nos lares abandonnés.

CHŒUR DU DEUXIÈME ACTE.

L'Hymen.

Le fils de la chaste Uranie,
L'hymen, aux cheveux d'or, descend de l'Hélicon;
Vierges, avertissez les enfants d'Apollon;
Comme un cygne de Méonie,
Comme ce fleuve ami des remparts d'Amphion,
L'hymen, l'hymen se plaît à la douce harmonie.

Hymen, fils de Vénus, agite ton flambeau;
J'aperçois l'épouse nouvelle.
Elle pleure en quittant la maison paternelle;
Car le lit nuptial est loin de son berceau.
Soutiens-la, nourrice fidèle:
Vierge, obéis aux dieux qui t'ont faite si belle;
Viens; le nouvel époux, comme toi jeune et beau,
T'attend au seuil propice, et doucement t'appelle...

Donnez-moi des parfums; couvrez-en ses cheveux,
Qu'un réseau de pourpre environne.
Vierges, attachez la couronne;
La voici, jeune époux, qui se rend à tes vœux....
Son long voile blanc la protège;
Et le brodequin d'or chausse son pied de neige,
Et tout son cœur est plein de pudiques aveux.

Des baisers de Vénus messagères fidèles,
Quittez, il en est temps, les rives maternelles;

Chypre vous a tressé des guirlandes de fleurs,
Colombes de Délos; que votre aile folâtre
Sur le front d'une vierge, aux rêveuses douleurs,
Et, comme vous, au cou d'albâtre,
Joue avec le sourire et les timides pleurs.

Est-ce la flûte libyenne,
Hymen, dont tu chéris les accords ravissants?
Hymen, aimes-tu mieux les sons retentissants
De la trompette œchalienne?

La cymbale écatante et le luth gracieux
S'unirent jadis dans ces fêtes,
Où du vert Pholoé les nymphes satisfaites
Virent, ô Lycaon, l'hymen de tes aïeux.

Qu'il fut beau, ce moment où la fille des ondes,
Thétis, aux yeux d'azur, aux longues tresses blondes,

Jeune Thessalien, accueillit ton amour,
Et, pour des bras mortels quittant les mers profondes,
Vint du Pénée ombreux enchanter le séjour!

Festins pompeux! danses légères!
Tous les dieux de l'olympe et les simples bergères,
Les Muses agitant le luth éolien,
Centaures, et tritons, et nymphes bocagères,
Célébraient à l'envi ce fortuné lien.
Parcourant la table enivrée,
Le bel échanson phrygien
Emplissait la coupe dorée;
Et durant la pompe sacrée,
Autour des époux sans rivaux,
Toutes les filles de Nérée
Entrelaçant leurs bras formaient des chœurs nouveaux.

Alors se leva le centaure;
Le nectar et la lyre enflammaient ses accents;

De sa lyre sublime il n'avait pas encore
Tiré des sons aussi puissants.

Il chanta les amours, et les siècles antiques;
Jupiter, aigle ou cygne, ou taureau mugissant:
Et tout à coup Achille, Achille menaçant
Jaillit de ses chants prophétiques.

Chiron le revêtit des présents de Vulcain,
Le jeta tout armé dans les flots du Scamandre,
Et pour combattre Hector l'en retira soudain;
Il se tut.... et les Dieux au loin crurent entendre
Sous les murs d'Ilion rouler son char d'airain....
Et la veuve d'Hector pousser loin de sa cendre
De longs gémissements dans l'avenir lointain...

CHŒUR DU TROISIÈME ACTE.

Le Destin.

O destin, puissance indomptable,
Dont le sourire même est souvent redoutable!
Tu n'es point le hasard, mais des arrêts des dieux
L'exécuteur mystérieux;
Et ta foudre est inévitable.

C'est le plus grand des immortels,
Le dieu qui d'Olympie a choisi les autels,
Qui sur la terre consternée
Précipite la destinée,
Invisible, mais sûre, et terrible aux mortels.

Le destin, nouveau Briarée,
Le destin aux cent bras, de tous côtés épars,
Enveloppe, poursuit, atteint de toutes parts;
Nulle retraite n'est sacrée;
Il se glisse à l'autel, il force les remparts.

Fuyez l'autel complice et les remparts fragiles;
Fuyez.... mais ces rames agiles,
Ces ailes que Corcyre attache à ses vaisseaux,
Mais le char du vainqueur, qui déja sans rivaux
Dévore les champs de l'Élide,

Mais Éole irrité lui-même est moins rapide
Lorsqu'il rase en courant la surface des eaux.

Qu'aviez-vous fait aux dieux, enfants des Labdacides,
Tous au crime opposés, tous au crime asservis?
Frères entr'égorgés, incestes, parricides,
Cadavres sans tombeau, rois et sujets perfides,
Nul crime ne manquait; et les destins avides
Ne furent jamais assouvis.

Un dernier rejeton de cette noble tige
Dans la cendre des morts s'élevait sans appui.
La flamme sépulcrale autour de lui voltige;
Il se dessèche et meurt... misérable vestige,
La terre a dévoré ce qui restait de lui.

Vallons, coteaux chéris de l'amant d'Érigone,
Fontaine de Dircé dont les flots sont si doux,

Avez-vous entendu les adieux d'Antigone?
Ses derniers adieux sont pour vous.

De sa triste famille elle meurt la dernière;
Elle meurt... qui viendra recueillir sa poussière?
La vierge est sans parents et n'eut jamais d'époux :
Résigne-toi, vierge sacrée:
Le destin te poursuit; expire sous ses coups,
Expire sans défense, et sans être pleurée.

CHŒUR DU QUATRIÈME ACTE.

L'Amour.

Ce sont des femmes qui forment le chœur : elles portent dans leurs mains tout ce qui est nécessaire au sacrifice.

QUEL sacrifice se prépare ?
Et pourquoi, dans nos mains, ces dons expiateurs ?
Faut-il fléchir Hécate, ou l'Achéron avare ?

Ce temple, ce palais, dont Érinnys s'empare,
N'ont-ils plus de dieux protecteurs ?

Oh ! si j'avais reçu des ailes,
Si, du haut d'un rocher m'élevant dans les airs,
Je pouvais au-delà des mers,
Loin de ces rives criminelles,
Chercher de nouveaux cieux, des régions nouvelles,

J'irais, je choisirais ces vallons parfumés
Où l'Éridan surpris vit dans son onde pure
Tomber de Phaéton les débris enflammés,
Où de ses jeunes sœurs la longue chevelure
Lui donne des pleurs embaumés.

Je chercherais la mer lointaine,
La mer dont les flots inconnus

Reçurent la fille d'Ismène
Frénétique, et livrée au courroux de Vénus.

O Vénus, garde-nous sous tes heureux auspices !
Que nous servent les sacrifices
Aux autels que l'Alphée entoure de ses flots ?
Que nous sert d'honorer le palmier de Délos,
Et le trépied Delphique et ses vains aruspices ?
Peuples, c'est la déesse aux regards tout puissants,
C'est Vénus qui veut notre encens.

Assise sur la poupe, en jeune Néréide,
Argo la vit sourire au jeune fils d'Æson,
Et bientôt, dans les champs de l'avare Colchide,
A tous les monstres d'Hespéride
Ravir, en se jouant, la fatale toison.

Dieux ! fille d'Œétès, quelles chairs palpitantes
S'agitent dans tes mains de meurtre dégouttantes

Oh ! refuse à Vénus ton sacrilège bras :
Fille horrible, en fuyant, tu jettes à ton père
Les lambeaux sanglants de ton frère,
Tu sèmes son fils sur ses pas.

Sur le prophétique navire
Vénus est remontée ; et la fille des mers
N'est plus la Néréide au céleste sourire ;
C'est une fille des enfers ;
Elle a suivi Jason dans la cité d'Elphire. *

Malheureux ! entends-tu ces longs gémissements ?
Tes fils n'ont plus de mère ; et tu n'as plus d'épouse.
Une épouse nouvelle attendait tes serments ;
Elle expire dans les tourments ;
Car ce n'est pas en vain que Médée est jalouse.

O Corinthe, reine des flots !
Jeune vierge promise aux pompes d'Iolchos !

* Corinthe.

Voile, lit nuptial, guirlandes embaumées !
Espérances du cœur si vite consumées !
C'en est fait; à travers les cris et les sanglots,
Médée a répandu ses larmes enflammées,
Mille fois plus envenimées
Que tous les poisons de Colchos...

O Vénus, sois propice à ces rives aimées;
Visite, ô Dioné, tes autels de Paphos.

Agar et Ismael.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?

RACINE. — *Athalie.*

Agar et Ismael.

Le vent souffle au désert, mon fils, arrêtons-nous :
Ta bouche est presque sans haleine :
Reposons-nous ici : tes yeux s'ouvrent à peine ;
Tu dormiras sur mes genoux.

Non, laisse-moi chercher un fruit qui te soutienne ;
L'ombre de ce palmier du soleil te défend ;

En attendant que je revienne,
Dors, si tu peux, mon cher enfant. »

Et la mère, tremblante, et cachant ses alarmes,
Ne vit qu'un sable aride, et se prit à courir :
Puis s'assit à l'écart, s'écriant toute en larmes :
« Je ne veux pas le voir mourir.

Il pleure, et pour calmer la soif qui le dévore
Dans ce vaisseau d'argile il ne reste plus rien ;
Nous ne sommes pourtant qu'à la troisième aurore :
La tente d'Abraham à Gessen brille encore,
Et mon fils est aussi le sien!..

Lui qui fut si joyeux de ton premier sourire,
Mon fils, tes derniers pleurs l'ont à peine attendri :
Et moi, qui l'aime encor, dans mon fatal délire,
Je maudis ma beauté, ce sein qui t'a nourri;
Mais lui, je ne puis le maudire.

Que me reproche-t-il ? ai-je pris du repos,
Lorsque ses moissonneurs descendaient des montagnes?
Ai-je de la citerne écarté ses troupeaux ?
Ne l'ai-je pas aimé plutôt que mes compagnes?

Debout près de sa tente, où j'ai cru demeurer,
Fuyez, nous a-t-il dit ; j'ai fui sans murmurer :
Je sais que son cœur me regrette :
Car, en obéissant, j'ai détourné la tête,
Et j'ai vu mon maître pleurer.

A ceux de Chanaan un dieu s'est fait connaître :
Ce dieu jaloux des siens me proscrit aujourd'hui ;
Moi je suis de Moab : j'appartiens à mon maître,
Et je n'ai d'autre dieu que lui.

De mes pleurs cependant ma rivale se vante,
Et mon maître me chasse, et l'exil est cruel...

Je n'étais, il est vrai, que son humble servante :
Mais j'étais mère d'Ismael.

Un grand peuple, dit-on, est promis à sa race :
Eh bien ! mon Ismael n'est-il pas jeune et beau?
Mais, à ses yeux, mon fils, tu n'as pu trouver grace;
Et tu vas, de mes bras, passer dans le tombeau.

Bientôt, sous ce palmier, je creuserai la terre ;
(Car, je l'espère au moins, tu mourras avant moi.)
Puis sur ta fosse solitaire
Moi, je me coucherai pour dormir comme toi.

Mes restes, je le sais, j'en suis presque contente,
Ne seront pas ensevelis :
Quand mon maître du moins sortira de sa tente,
Mes os lui marqueront la tombe de son fils. »

Se levant à ces mots, inquiète, égarée,
Elle court au palmier, dans un trouble mortel,

Puis s'arrête et frémit, et sa voix altérée
Appelle tout bas Ismael.

Elle écoute, elle hésite, enfin elle s'élance :
L'enfant était debout; son doigt mystérieux
Semblait chercher sa mère, et montrer à ses yeux
L'eau pure d'un ruisseau qui coulait en silence...
Puis le doigt de l'enfant se leva vers les cieux.

L'exilée de Hartwell.

(1814.)

Renverser un pouvoir deux cents ans révéré,
Qu'une longue habitude a dû rendre sacré,
Peut-être c'est en vain que mon orgueil l'espère :
Le fils veut honorer ce qu'honora son père :
Ce respect pour un sang à l'oubli condamné,
Ébranlé par mes soins n'est pas déraciné :
Ennemi redoutable et d'autant plus terrible,
Qu'il cache au fond des cœurs sa puissance invisible.

(Angelot. — *Le Maire du Palais.*)

L'exilée de Hartwell.

La Germanie entière aux combats appelée,
Jusqu'en ses fondements la Russie ébranlée,
Vomissaient sur nos bords leurs sauvages enfants,
Et sur son propre sol la France refoulée
Y traînait ses drapeaux à Moscou triomphants.

Tandis que du Volga les hordes égarées
S'étonnaient de combattre en nos plaines sacrées,

Seule, à genoux, bien loin du palais paternel,
La fille de nos rois invoquait l'Éternel :

Protège-moi, grand Dieu ! c'est toi seul que j'implore,
Toi qui connais mon sort de la terre ignoré,
Entends le dernier cri de mon cœur déchiré :
Que je puisse revoir encore
Cette France où j'ai tant pleuré !

O France ! ô mon berceau ! France toujours chérie,
Objet sacré de douleur et d'amour,
Faudra-t-il loin de toi m'exiler sans retour ?...
Dans mon cœur seulement aurai-je une patrie ?...

Aux lieux qui l'ont vu naître heureux qui peut mourir!
La terre de l'exil est toujours sans parure;
Tout se voile à mes yeux, et même la nature;
Sous un ciel étranger tout semble se flétrir.

Le deuil de ces climats convient à ma souffrance ;
Mes vœux ne cherchent point de plus riants séjours ;
Le ciel enchanté de la France
Peut seul me donner des beaux jours.

Oh ! qui me les rendra ces beaux jours pleins de charmes,
Où, près de mon berceau guidant mes premiers pas,
Ma mère, en souriant, m'appelait dans ses bras !
Par tant d'infortune et de larmes,
Doux baisers maternels, faut-il vous expier ?...
Et dans un long exil, au milieu des alarmes,
Le bonheur d'un moment ne peut-il s'oublier ?

Et toi, si consolante en nos jours de misère,
Notre ange Élisabeth, qui vins du haut du ciel
Prier avec ton roi, pleurer avec ma mère,
Et remontas vers l'Éternel,

Plus malheureuse qu'eux de mourir la dernière,
Ta présence, ici bas, soulageait nos douleurs ;
Aurais-tu sur la terre abandonné ta fille?
Et n'est-ce plus qu'à ses malheurs
Qu'on reconnaîtra ta famille ?

Eh bien ! retire-nous ton salutaire appui,
O mon Dieu ! mais épargne un peuple qu'on égare.
Les vœux que je forme pour lui
A mon père, en secret, m'unissent aujourd'hui...
Nos prières du moins n'ont rien qui les sépare.

O de ses derniers jours imposant souvenir !
De ses nobles vertus victime volontaire,
Ce n'est qu'en pardonnant qu'il prétendit punir.
Il imita son dieu... J'imiterai mon père.

Oui, Dieu seul connaîtra mes regrets déchirants.
J'ai su de mes douleurs dompter la violence :

Il me reste un sourire encor pour mes parents ;
Et je cherche l'autel où je pleure en silence...

Autel sacré, ne seras-tu jamais
Témoin de mon heureuse ivresse ?
Quand viendront les jours d'alégresse ?
Quand reverrai-je les Français ?

A

Mon Ami Alexandre.

Le Poète.

C'est un esprit des cieux exilé dans la vie.

L. BELMONTET.

Famæ curribus arduis levatus
Quà surgunt animæ potentiores,
Terras despicis, et sepulcra rides.

(*Sæt. Eleg. lib.* II.)

Le Poete.

Comme il voile à nos yeux son brillant diadème,
Dieu fait tomber d'en haut sa parole suprême
Sous des accents mortels,
De peur que de sa voix l'effroyable tonnerre
Jusqu'en ses fondements n'ébranle notre terre
Et ses propres autels.

Mais avant d'exprimer ses volontés futures,
Il faut que notre bouche ait perdu ses souillures;
Et, comme en Israel,
Que par un feu divin nos lèvres épurées
Se ferment à la terre, et s'ouvrent consacrées
Aux paroles du ciel.

Un ange, au fils d'Amos apporta cette flamme
Qui brûle la matière, et montre aux yeux de l'ame
L'avenir éclairci;
Et des temps annoncés signalant les miracles,
Tout courbé sous son dieu qui le chargeait d'oracles,
Il lui dit : me voici.

Et tandis qu'il chantait, sur les ondes troublées
S'arrêtaient de Tharsis les voiles ébranlées
A son cri souverain :
Le Liban s'agitait sur sa base mouvante :

Et les rois s'étonnaient de leur grande épouvante
Sur leurs trônes d'airain.

Bientôt, fortifiant de paroles puissantes *
Les genoux chancelants et les mains languissantes,
Sa consolante voix
Semait de toutes parts l'espérance féconde,
Et dans les temps lointains faisait passer le monde
A l'ombre d'une croix.

Vous que Dieu, comme lui, choisit parmi la foule,
Et qui rendez des sons comme un raisin qu'on foule
Rend un jus coloré,
Cythares du très-haut, vivantes et sublimes,
Hommes de l'esprit saint, sur l'esprit des abymes
Tenez un pied sacré.

Soyez prêts à chanter si le Seigneur vous touche;
Qu'en sons harmonieux sorte de votre bouche

* Paroles d'Isaïe.

Un doux ravissement :
Chantez : des cieux émus les ombres redescendent :
Et celles des enfers, lorsqu'elles vous entendent,
Respirent un moment.

Laissez aux moissonneurs les plaines opulentes.
Vos moissons d'ici bas sont aux cimes brûlantes
Où s'asseoit le Carmel :
De là vous sèmerez sur la terre des hommes :
Et vos fruits généreux croîtront pour les royaumes
Qu'a choisis l'Éternel.

Mais avant d'y monter, que vos ames soient prêtes :
Ouvrez-les au grand jour : de leurs sombres retraites
Chassez vos passions ;
Car l'arche du seigneur ne rend jamais d'oracles,
Tant qu'elle voit debout, près des saints tabernacles,
Les dieux des nations.

J'accomplirai, grand Dieu, ton ordre légitime :
Dans mon cœur palpitant j'immolerai le crime
A ton nom immortel :
Et toujours recueilli dans mes pensers austères,
Je n'oublirai jamais que je parle à mes frères,
Des marches de l'autel.

Pécheurs, rassemblez-vous comme un troupeau fidèle :
Avez-vous entendu la voix qui vous appelle ?
C'est celle du Seigneur.
Qui fait jaillir sur vous ma parole invincible ?
C'est le livre des cieux, qu'une main invisible
Déroule dans mon cœur.

Non, il ne suffit pas de ces voix cadencées
Que trop souvent marie à de vaines pensées
Un luth mélodieux :

Il faut que tous les chants qui de l'ame s'échappent,
Aillent, au même instant, du sein des airs qu'ils frappent,
Retentir dans les cieux.

Eh! quels chants, ici bas, seront doux à l'oreille
Comme ceux de l'oiseau que le matin réveille
Sous les fleurs de Saron ?
Ou comme les soupirs des brises odorantes,
Les longs bruits des palmiers et des eaux murmurantes
Que roule le Cédron ?

Lorsque, livrant aux vents ses voiles frémissantes
Aux cris d'un peuple ému, sur les mers blanchissantes
Fuit un vaisseau de Tyr,
On sait qu'il rentrera dans le port tutélaire,
Chargé des vins de Crète, et du miel de Phalère,
Et des trésors d'Ophir.

Tel, l'esprit rajeuni dans l'ombre et le silence;
Lorsqu'aux plaines du ciel, comme un aigle, il s'élance
D'espoir environné,
Descendu, radieux, des voûtes éternelles,
Il doit faire sur nous jaillir les étincelles
Dont il s'est couronné.

Je sais bien que les cieux ont aussi leurs naufrages,
Et que l'ame souvent, à travers les orages,
Montée avec transport,
Bientôt se décourage en sa lutte suprême,
Se débat sans espoir, cède, et sur elle-même
Retombe avec effort.

Comme un globe de soie élancé de nos fêtes,
Qui long-temps, dans les airs, lutte avec les tempêtes,
Et fatigué des cieux,
Traînant obliquement sa nacelle affaiblie,

D'un ordre révéré ce sont de pauvres sœurs,
Qui, de la charité pratiquant les douceurs,
Renoncent à vingt ans au bonheur d'être aimées,
Et du nom le plus doux ne sont jamais nommées.

DELPHINE GAY.

La Soeur Grise.

J'ai laissé pour toujours la maison paternelle;
Mes jeunes sœurs pleuraient; ma pauvre mère aussi.
Oh! qu'un regret tardif me rendrait criminelle!
Ne suis-je pas heureuse ici!...

Ne m'abandonne pas, toi qui m'as appelée :
Dieu qui mourus pour nous, mon Dieu, je t'appartiens!

Et moi qui console et soutiens,
J'ai besoin d'être consolée.

Ignorante du monde avant de le quitter,
Je ne le hais point : et peut-être
(Un mourant me l'a dit), j'aurais dû le connaître
Pour ne jamais le regretter.

Quand je me sens reprendre à sa joie éphémère,
Faible encor du dernier adieu,
J'embrasse ta croix, ô mon Dieu!...
Je n'embrasserai plus ma mère.

Souvenirs de bonheur, que voulez-vous de moi?
Que vous sert de troubler ma retraite profonde?
Et qu'ai-je à faire avec le monde,
Dont le nom seul, ici, doit me glacer d'effroi?

Ici la charité remplit mes chastes heures.
Le malheureux bénit ma main qui le défend :
Je nourris l'orphelin d'espérances meilleures ;
Ta servante, ô mon Dieu, dans ces tristes demeures
Est l'enfant du vieillard, la mère de l'enfant.

Et tandis que mes sœurs à de nouvelles fêtes
Vont peut-être se préparer;
Que, des fleurs dont ma mère aimait à me parer,
Elles ont couronné leurs têtes,
Moi, je veille et je prie... et ne dois point pleurer.

O de mes premiers jours images trop fidèles !
Mes songes quelquefois me rendent vos douceurs.
Ma bouche presse encor les lèvres maternelles,
Et même au bal joyeux je suis mes jeunes sœurs,
Le front ceint de roses, comme elles.

Vaine illusion d'un instant,
Dont le charme confus m'agite, et me réveille!..
Mais la cloche plaintive a frappé mon oreille :
A son lit de douleur le malade m'attend.

Là, naguère, une pauvre fille
Me disait en pleurant : Dieu finit mes malheurs.
J'étais orpheline, et je meurs
Sans avoir connu ma famille.—
Moi j'ai quitté la mienne... et nous mêlions nos pleurs...

J'avais une famille; et pourtant je l'oublie;
Et mon cœur bat d'un noble orgueil
Quand le pauvre a pressé de sa main affaiblie
Ma main qui doucement l'accompagne au cercueil.

Consolé par ma voix à son heure suprême,
Bien souvent le pécheur s'endort moins agité :

Que dis-je? le mourant me console lui-même
De ce monde si vain, qu'avant lui j'ai quitté.

Et lorsque dans ses yeux une dernière flamme
Révèle un saint espoir, né d'une ardente foi,
Je recommande à Dieu de recevoir son ame,
Au mourant, de prier pour moi.

Saint Jérôme.

à Henri.

Oh ! quelle peine intérieure je ressens, lorsque méditant les choses du ciel, une foule d'objets sensibles viennent interrompre ma prière !

Imit. de Jésus-Christ.

Saint Jérôme.

Ce vain monde n'a rien que le juste réclame;
Il s'est promis le ciel et le cherche aux déserts.
C'est parmi les rochers que l'aigle aux yeux de flamme
S'essaie à l'empire des airs.

Le char étincelant qui ravit le prophète
Le trouva solitaire au sommet du Carmel;
Ainsi l'ame s'exalte au sein de la retraite,
Attentive à la voix du ciel.

Cette voix, qui se perd dans le fracas du monde,
Toute entière au désert frappe le repentir;
Et tes échos brûlants, Thébaïde profonde,
La faisaient au loin retentir.

Là, pour les cœurs exempts de désirs et d'alarmes,
Tous les jours naissaient purs comme ils devaient finir;
Seulement le passé, triste et baigné de larmes,
Venait instruire l'avenir.

Ce dieu même, ce dieu qui fut homme au Calvaire,
Et qui, pour pardonner, renaissant immortel,

Tous les jours à la voix d'un pontife sévère
Renaît homme et Dieu sur l'autel,

Avant de se courber sous l'onde salutaire,
Opposa la retraite à l'enfer irrité,
Et courut au désert sur son front solitaire
Rappeler sa divinité.

C'est ce même désert qui recueillit Jérôme,
Lorsqu'aux traces d'un dieu par les hommes proscrit,
Il traînait humblement les souvenirs de Rome
A la crêche de Jésus-Christ.

Ainsi qu'un nautonnier battu d'un long orage,
Il touche avec ivresse un rivage assuré:
Et, frémissant encor des périls du naufrage,
Baise trois fois ce bord sacré.

Il franchit du Carmel la cime auguste et sainte,
De la foi dans ses mains agitant le flambeau;
Il contemple Sion, et dans sa vaste enceinte
Ses yeux ne cherchent qu'un tombeau.

Sion de tout son peuple immense sépulture
N'offre qu'un grand débris lugubre et solennel;
Sa mer pâle et muette et ses monts sans culture
Attestent un deuil éternel.

« Où sont, s'écria-t-il, tes superbes portiques,
« O Sion! qu'as-tu fait de tes prospérités?
« Sion est sous la cendre et n'a plus de cantiques,
« De temple et de solennités.

« Du jour où, s'échappant de la terre étonnée,
« Ses morts vinrent en foule environner la croix,

« Aux enfants du tombeau Sion abandonnée
« Demeure immobile et sans voix.

« Elle a vu d'un vainqueur la brutale insolence
« Disperser sur les mers les débris du saint lieu :
« Il fallait un désert et son vaste silence
« Autour du sépulcre d'un Dieu. »

Il dit, et dans la poudre où son front s'humilie
Adore de ce dieu les vestiges récents,
Médite de la croix la sublime folie*
Et fait éclater ces accents :

« Je vois, je sens le Dieu ; c'est lui : tous ses miracles
« M'entourent; tout son sang crie au fond de mon cœur ;
« Le Dieu qui sur ces monts dispersa ses oracles,
« Et promit son temple au vainqueur.

* Stultitiam crucis. TERT.

« Oh ! parmi tes débris cache mes destinées,
« Sion, je te salue ému d'un saint respect.
« Rome et ses passions, à me suivre obstinées,
« S'arrêteront à ton aspect.

« Là, David soupirait ses douleurs prophétiques ;
« Là, Dieu ravit Moïse, et lui transmit sa loi ;
« Jacob est endormi sous ces voûtes antiques ;
« L'étoile sainte luit sur moi.

« Comme un cerf altéré je cherche une onde pure :
« Eteins, ô Siloé, mes profanes désirs....
« Le remords s'affaiblit, et tout l'homme s'épure
« A travers ces grands souvenirs.

« Que peut opposer Rome à ce tableau sublime,
« Rome, qui, de sa gloire usant tous les lambeaux,

« Dans ses palais sanglants divinise le crime,
« Et n'a de grand que ses tombeaux!

« Imposant tes plaisirs à la terre outragée,
« Des pleurs du monde en vain s'enivre ton orgueil :
« D'or et de servitude avide, surchargée,
« Rome, ton cœur est plein de deuil.

« La pompe de tes jeux n'a qu'une fausse joie;
« Tout l'or des nations que tu cours asservir
« Vainement à ton luxe offre une immense proie;
« Il s'épuise sans l'assouvir...

« Mais les pleurs des vaincus ont grossi le nuage
« Qui plane menaçant sur tes murs odieux...
« O prodige! la croix a conjuré l'orage,
« Il n'entraîne que tes faux dieux. —

« Reprends, chaste Sion, tes pompes solennelles :
« Ton saint temple est debout; lève un front rassuré.
« Dieu lui-même a rouvert ses portes éternelles
« A l'univers régénéré. »

Le Jeune Poete à Leucade.

Car jamais ne fut ni ne sera
qui se puisse tenir d'aimer, tant
qu'il y aura beauté au monde et
puissance de regarder : veuille le
dieu, qu'exempts de passions nous
décrivions celles des autres !

Longus. — *Trad.* d'AMYOT.

O ma mère, pardon, si je suis sans courage :
Pardon, je suis coupable envers tes cheveux blancs ;
Te voilà veuve encor : tu guidas mon jeune âge,
Et moi, je me refuse à tes vieux pas tremblants.

JULES LEFÈVRE.

Le Jeune Poete

à Leucade.

Je suis venu de Mitylène,
Où Sapho, comme moi, jadis eut son berceau :
Neptune protecteur et les frères d'Hélène
Vers sa tombe sacrée ont guidé mon vaisseau.

Du haut de ce rocher, mon regard te contemple,
Sombre et dernier refuge où les dieux m'ont conduit,
Vaste abyme des mers, qui viens baigner le temple
Du Dieu cruel qui m'a séduit.

Dieu redoutable de l'Ismène,
Je t'apportais naguère une lyre et des fleurs :
A tes pieds, aujourd'hui, le malheur me ramène...
Et Sapho, je le sais, ne t'offrit pas des pleurs.

Recevez ma lyre impuissante,
Flots bruyants de Leucade, où je vais me cacher!..
Non, je retiens ma lyre, et ma main frémissante
Ne saurait plus s'en détacher.

Tes cordes s'agitent encore,
Ma lyre, que veux-tu ? qui t'a rendu ta voix ?
Qui t'a rendu le nom de celle que j'adore ?
Lyre, chante son nom une dernière fois.

O ma Néère bien aimée,
Où donc es-tu, Néère, au sourire charmant,
Dont l'Iapyx léger caresse mollement
La chevelure parfumée?

Que tes regards sont doux lorsqu'ils tombent sur moi !
Et que tes pieds sont blancs, ô ma douce Néère!
Parmi nos chœurs sacrés, tu me vis la première;
Je te vis à mon tour... , et ne vis plus que toi.

Apollon fut complice, il flatta mon délire:
N'as-tu pas, me dit-il, reçu de mes autels
Une lyre aux chants immortels? —
Et pour moi, cependant, qu'as-tu fait, ô ma lyre?

La fille de Lycus s'enivrait de tes sons;
Mais Lycus demandait où paissent mes génisses,
Et sur quels bords heureux les vents frais et propices
Font ondoyer mes prés ou mes blondes moissons.

Moi, quand je vis Néère aux fêtes de Cybèle,
Je ne m'informai pas si les champs de Lycus
Aux présents de Cérès mêlaient ceux de Bacchus;
Je regardai Néère, et Néère était belle.

Oh! que n'avais-je en ce moment
Les palais d'Attalus pour ma jeune maîtresse,
Des tapis lydiens pour tenter sa paresse,
Et le nectar de Chypre en l'onyx écumant!

Mais dans son vol changeant la fortune est agile;
L'or peut couvrir demain mes pénates d'argile,
Qu'a dédaignés Lycus, que j'ai maudits un jour,
Tant le cœur s'abandonne aux fureurs de l'amour!

Dieux de mon toit de chaume, ô mes Lares antiques!
Pardonnez, si je meurs; à nos foyers rustiques
Néère ne veut point s'asseoir.
Triste quand le jour naît, plus triste encor le soir,

Elle aime mieux pleurer qu'affliger son vieux père;
Et j'aime mieux mourir que vivre sans Néère.

L'oiseau des nuits vient m'avertir;
O ma lyre! tais-toi; l'éclair a ceint ma tête.
Laisse venir à moi les cris de la tempête
Et des flots turbulents qui vont nous engloutir.

J'aimais comme Sapho : j'ai dû mourir comme elle.
Apollon, Néère à son tour,
Tous mes dieux m'ont trahi; viens, ma lyre fidèle,
Ces flots guérissent de l'amour.

L'Aumône.

A MADAME ***

Ce que vous donnez en mon nom, vous sera rendu au centuple par mon père.

(Évangile.)

Tout le monde connaît cette association de charité, qui distribue des secours si abondants aux malheureux, au moyen des ouvrages de tout genre que leur consacrent les dames les plus distinguées de Paris, et dont la vente se fait dans les salons.

L'Aumône.

Voici venir, mes sœurs, le dernier mois d'automne ;
Un beau jour, maintenant, est rare et passager :
Le pauvre, demi-nu, des premiers froids s'étonne ;
Travaillons pour le soulager.

Toi, reprends, Aglaé, l'aiguille intelligente
Qui nous rend nos bouquets de fleurs ;

Toi, la navette diligente
Qui marie, en courant, leurs soyeuses couleurs.

Donnez-moi mes pinceaux; la nature éveillée
Se dégage de l'ombre, et rit de toutes parts;
Un rayon de soleil court sur l'herbe mouillée;
Et ces pâles bouleaux rassemblent les brouillards
Autour de leur cime effeuillée.

Poursuivons un projet par le cœur entrepris:
Appliquons-nous, mes sœurs; faisons de beaux ouvrages
Que les pauvres vendront aux riches de Paris.
Nous, à Dieu seulement demandons-en le prix,
Sans rechercher d'autres suffrages.

L'hiver sera, mes sœurs, plus rude qu'on ne croit:
Et déja, dans la cour, d'un ton piteux et triste,

Un tout petit enfant demande qu'on l'assiste,
En soufflant dans ses mains toutes rouges de froid.

Vous avez vu souvent, au seuil du presbytère,
Cette femme encor jeune, et d'un maintien tremblant,
Qui nourrit un enfant, pâle comme sa mère,
Et qui pleure en le consolant.

Au sortir de l'église, hier, je l'ai cherchée :
On m'a dit que, malade et n'ayant point d'abri,
Dans la grange prochaine elle s'était couchée,
Et que l'enfant souffrait d'être si mal nourri.

Ma mère en a pleuré, puis m'a donné pour elle;
Et j'ai couru bien vite apporter ce secours.
Mais ce n'est point assez : travaillons avec zèle,
Mes sœurs, et de tous deux nous sauverons les jours.

Dans notre livre de prières,
(Je l'ai lu bien souvent, mes sœurs,) il est écrit,
Que tous les pauvres sont nos frères ;
Oui, qu'ils sont, comme nous, enfants de Jésus-Christ.

La fortune, ici bas, n'est pour nous qu'une épreuve.
Qui possède beaucoup, doit donner beaucoup d'or ;
Et qui possède peu, devra donner encor ;
C'est le cœur qui fait tout : le denier de la veuve
Sera compté comme un trésor.

Tel est des livres saints l'enseignement suprême,
Qu'un ange suit le pauvre et veille sur ses pas ;
Qu'un refus est, là-haut, puni comme un blasphême ;
Qu'un cri de faim maudit tous ceux qu'il n'émeut pas,
Et qu'en donnant au pauvre, on prête à Dieu lui-même.

Et si vous en doutez, écoutez le récit
D'un miracle opéré par le chef des apôtres,

En des temps meilleurs que les nôtres;
Il s'est fait à Joppé; la Bible nous le dit.

« Une femme y mourut qui pratiquait l'aumône,
Nourrissait l'orphelin, accueillait l'exilé,
Et de son toit béni ne renvoyait personne
Sans l'avoir satisfait ou du moins consolé.

A saint Pierre, aussitôt, le peuple vint l'apprendre.
On avait exposé la morte en sa maison,
Et tous les gens de bien étaient en oraison,
Le suppliant de la leur rendre.

Tous les pauvres surtout, les pauvres désolés
Lui contaient ses bienfaits, lui peignaient leurs alarmes;
Les veuves, les enfants lui montraient, tous en larmes,
Leurs habits qu'elle avait filés.

Il se mit à genoux, et pria. Sur la sainte
La grace de Dieu descendit.
Levez-vous, lui dit-il. La morte l'entendit.
Et tous crurent à Dieu dans la funèbre enceinte,
Quand l'apôtre la leur rendit. »

Donnons, mais sans éclat, et même avec mystère;
Là haut veille, mes sœurs, un témoin précieux.
Donnons : Ce qu'on répand d'aumônes sur la terre,
S'amasse en trésor dans les cieux.

La Jeune Catalane.

Tu che saggia t'avvolgi in sacro velo,
Quell'onda sei che cristallina e pura
Scorre le vie per cui si poggia al cielo.

METAST. *Sonetti.*

Où sont, reine des mers, tes plaisirs si vantés,
Et ton luxe opulent, et tes cieux enchantés ?
Et ces chants, que le soir, les guitares amies
Soupiraient sur le seuil des beautés endormies ?

PICHALD.— *Aux mânes de* MASBET.

La Jeune Catalane.

Sœur Camille, recevez-moi;
Je veux vivre et mourir sous votre sainte loi.

Bien jeune et déja seule, on me nomme Angéline;
Je pleure mes parents que je n'ai pu sauver,
Et vous voyez une orpheline
Qui veut gagner le ciel pour les y retrouver.

Esquif abandonné, je préviens le naufrage;
A vos travaux sacrés je me voue à jamais.
Vous semblez redouter ma faiblesse et mon âge!
Je suis forte... J'ai du courage;
J'ai vu mourir ma mère et Gusman que j'aimais.

Avril se couronnait de ses fleurs les plus belles,
Quand ma mère me dit un jour:
Gusman doit aux autels te donner son amour,
Lorsque le citronnier prendra ses fleurs nouvelles.

Elle ignorait, hélas! qu'au sein de ces beaux lieux
Un horrible fléau s'amassait sur nos têtes;
Qu'il allait apparaître au milieu de nos fêtes,
Et qu'il devait frapper ceux qu'on aimait le mieux.

Quel temps pour votre hymen, dit ma mère alarmée,
Lorsque la piété, la douleur et l'orgueil

Laissent passer la mort en silence et sans deuil;
Lorsque l'église sainte, aux fidèles fermée,
Repousse la prière et même le cercueil!

C'en est fait, et la fièvre inégale et brûlante
Dans le même tombeau va nous ensevelir.—
Gusman la regardait; il prit ma main tremblante,
Et me dit : la vois-tu pâlir?

Le mal l'avait saisie au sein de sa famille,
Et son bras défaillant semblait nous repousser:
Et ses cris répétaient : qu'on éloigne ma fille,
Je veux mourir sans l'embrasser!...

Et moi, près de son lit, d'elle seule occupée,
Profitant du désordre où flottait sa raison,
Sur son front, sur ses mains j'essuyais le poison;
C'est la première fois que je l'avais trompée.

Elle mourut sans moi... Je la vis expirer,
Et je l'aurais bientôt suivie
Si Gusman ne m'eût dit : Tu m'as donné ta vie,
Conserve-la pour moi.—C'était pour le pleurer...

L'indomptable fléau nous atteignit ensemble :
Je m'écriai soudain : Mon Dieu, je te bénis,
Qu'au moins le tombeau nous rassemble !
Mais Dieu ne voulait pas que nous fussions unis.

Quand le mal affaibli suspendit mon délire,
Gusman n'était pas là pour mon premier sourire,
Et je demeurais seule en ce lieu de douleurs !—
Nos citronniers pourtant avaient repris leurs fleurs.

Mon refuge est en vous, dans vos devoirs austères,
O vous que ma patrie accueille avec transport,
Vous qui nous apportez, colombes salutaires,
Le rameau consolant dans l'arche de la mort.

Des Vierges sur mon front attachez la couronne,
Et que vos saints travaux raniment ma langueur;
Seulement, laissez-moi le nom de ma patronne,
Qui mit ce dessein dans mon cœur.

Aux Grecs.

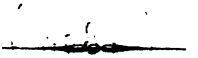
(1820)

A

Mon Ami, France...

Nescio quod nostris magnum et memorabile fatis
Exemplum, fortuna, pares.

Lucan. Lib. 4.



La victoire la rendra belle :
Nations, tendez-lui vos secours belliqueux :
Les dieux combattaient avec elle :
Êtes-vous donc plus grandes qu'eux ?
Du moins, contre la Grèce, oh ! n'ayez point de haine !
Encouragez-la dans l'arène :
Par des cris fraternels secondez ses efforts :
Et comme, autrefois, Rome en leur sanglante lutte,
De ses gladiateurs jugeait de loin la chute,
Que vos oisives mains applaudissent nos morts.

Alfred de Vigny. — *Hélène.*

Aux Grecs.

Vous qui, ressuscitant la patrie expirée,
De plus d'une hécatombe honorez vos aïeux,
Oui, vous êtes les fils des Dieux :
La vengeance vous plaît, elle est douce et sacrée.
Aux champs Thessaliens vos drapeaux triomphants
Appellent tout un peuple à la gloire docile :

Et Larisse, veuve d'Achille,
D'un regard consolé sourit à ses enfants.

Rentrez dans vos marais, esclaves de Scythie :
Votre servile aspect profane ces tombeaux.
Sous vos lois trop long-temps la Grèce assujettie
Veut de sa gloire enfin ressaisir les lambeaux.
La voyez-vous descendre, au premier cri d'alarmes,
Des rochers de Minerve, où méditait Platon?
Tremblez : ses pas ardents font voler sur ses armes
La poussière de Marathon....

Si la renommée est fidèle,
Si la Grèce a des fils qui n'osent la venger,
Si, près de la victoire, attentifs au danger,
Tout armés, ils s'éloignent d'elle;
Qui de sa cause sainte a pu les détacher!
Pensent-ils échapper au glaive de leurs maîtres?

Où sera leur asile ? Iront-ils se cacher
Dans les tombeaux de leurs ancêtres ?

Que n'osent-ils lever les yeux
Sur les champs Platéens, sur ceux de Mantinée !
Ils ne trahiraient point leur noble destinée ;
Et les fils seraient grands, plus grands que les aïeux.
Quels sont ces étendards que le croissant domine ?
Quels superbes vaisseaux conduisent ces nochers ?
Les vaisseaux du vainqueur !... Regardez ces rochers ;
Reconnaissez-vous Salamine ?

Regardez ces débris... des siècles révolus
Ils éternisent la mémoire.
Mais ces restes épars ne fertilisent plus
Votre sol épuisé de gloire.
Là, stériles pour vous gisent Delphe et Claros :
Tandis que leur poussière, en prodiges féconde,

Que disperse le temps sur la face du monde,
Fait partout germer des héros.

Tous les vôtres sont là, couchés sous vos portiques,
Prêts à se ranimer contre vos oppresseurs.
Vous gardez une terre où les foyers antiques
Jusque dans les tombeaux trouvent des défenseurs.
Vos pères vous ont dit comme Athènes vengée
Jadis à Marathon vit marcher dans ses rangs,
Foulant d'un pied vainqueur les Perses expirants,
L'ombre immense du fils d'Égée.

Salut, terre des arts et de la liberté,
De tout ce qui fut grand noble et sainte patrie !
Quelle es-tu maintenant que les fers t'ont flétrie ?
Belle encore à l'œil attristé :
Mais, toi-même infidèle à tes propres exemples,
Tu courbes ta grandeur sous un joug odieux :

Le croissant t'emprisonne et domine tes temples,
Et Paros indigné te refuse des Dieux *.

Eh ! pourquoi la mer d'Ionie
T'a-t-elle conservé sa ceinture d'azur !
Pourquoi tes frais vallons, ton air suave et pur,
Les roseaux du Céphise et leur douce harmonie?...
Rends-nous, rends-nous aussi tes sages, tes guerriers;
Et tes hymnes d'amour, et tes chants de victoire :
L'Élide pour ton front a toujours des lauriers,
Et ton soleil est beau comme aux jours de ta gloire.

Un enfant d'Apollon ** qui du miel de tes fleurs
Allait nourrir son ame aux bords de Castalie,
Naguère en ta présence oubliant ses douleurs,
S'écriait, en pleurant sur ta gloire avilie :

* On sait que les carrières de Paros sont épuisées ou perdues.

** Lord Byron. Voyez *le Giaour*.

« Tu dors, vierge d'Hellé; quand viendra ton réveil?
Sœur des arts radieux, quelle nuit t'environne!
Quels sacrilèges bras dépouillent ton sommeil!
N'avais-tu pas une couronne?

« De tes fils maintenant ose t'enorgueillir,
Toi qui meurs sous leurs yeux, et qui meurs délaissée:
La voilà... muette et glacée,
Sa beauté me fait tressaillir.
Non, je n'en croirai plus ton sourire céleste:
Non, l'âme toute entière a fui ce corps si beau.
La mort a sur ton front mis sa pâleur funeste:
Et ce calme si pur... est celui du tombeau.

« Oh! si ma voix encor parvient à ton oreille,
Lève-toi: ceins le glaive et venge tes malheurs.
Mais tu n'es plus qu'une ombre, et ne veux que des pleurs,

Adieu... » Jeune étranger, la vierge se réveille ;
Regarde : c'est Pallas sous son casque d'airain :
C'est Pallas renaissant plus terrible et plus belle,
Agitant, d'un bras souverain,
L'épouvantable égide et la lance immortelle.

Sa voix a proclamé les arrêts du destin :
Accourez, si pour vous la vengeance a des charmes.
Le Bosphore sanglant s'émeut au bruit des armes,
Et bat épouvanté les murs de Constantin.
Venez : et vos vaisseaux sur son onde abhorrée
Auront peine à voguer vers ces affreux remparts,
Tant, de vos frères morts les cadavres épars
Embarrassent la rame en vos mains égarée !

Eh ! que fait donc l'Europe ! et qu'attendent ses rois !
Ne veulent-ils sauver que des villes en cendre ?
Et lorsque tant de sang a confirmé vos droits,

Ils laissent accuser ceux qu'ils devraient défendre !
Réservez donc pour vous tout l'honneur du trépas :
Vos malheurs vous ont fait des courages faciles.
Vous fuirez, disent-ils ; non, vous ne fuirez pas ;
Vous regardez les Thermopyles.

A mon Jeune Ami, Emile...

Dans la retraite, ami, la sagesse t'attend.
C'est là que le génie et s'élève et s'étend :
Là, notre ame à nous seuls appartient toute entière.

DELILLE. *Épître.*

Isolés comme lui, mais plus que lui tranquilles,
Arbres, gazons, riants asiles,
Sauvez ce malheureux du regard des humains :
Ruisseaux, livrez vos bords, ouvrez vos flots dociles,
A ses pieds qu'a souillés la fange de leurs villes,
Et la poudre de leurs chemins.

VICTOR HUGO. — *Ode.*

A Mon Jeune Ami.

Qui les a prononcés, ô filles de mémoire,
Ces mots : « Je lègue un marbre à l'encens des mortels !
« Aux antres de Paros il vieillirait sans gloire,
« Il va monter sur nos autels.

Déjà vole en éclats l'enveloppe grossière
Du chef-d'œuvre surpris sous ce marbre ignoré :

Et vainqueur de Python, le dieu de la lumière
En jaillit superbe et sacré.

De traits non moins divins le génie étincelle,
De ses voiles mortels tout à coup dépouillé,
Lorsque sa propre flamme épure et renouvelle
Ce que la terre avait souillé.

Alors Phénix brillant, sa beauté rajeunie
Fait soudain pressentir ses destins éclatants.
On entrevoit le Dieu : son nom est le Génie,
Et son empire, c'est le temps.

De son char étoilé qui vole avec mystère,
Vous descendez vers nous, en groupes gracieux,
Beaux-Arts, nobles bannis qui consolez la terre,
Et qui nous révélez les cieux.

Ami, qu'au sein des arts ton cœur se réfugie;
Jeune imprudent, ce monde où je te vois courir

Nourrit de noirs poisons sa plus douce magie,
Et son sourire fait mourir.

Il te promet en vain le bonheur et la gloire ;
Le reptile t'enlace et semble te flatter :
Saisis l'arc d'Apollon, qui donne la victoire,
Et ta lyre pour la chanter.

Comme ce Dieu berger, des monts de Thessalie
Tu descendras vainqueur aux fêtes de Délos.
Que t'importent le sceptre et la pourpre avilie,
Et tout l'or que gardent les flots ?

Tu dois ton jeune front aux palmes du génie ;
Tes biens sont l'avenir, l'amour, la liberté ;
Le magique regard des vierges d'Aonie
Tout empreint d'immortalité.

Cherche le doux Amphryse et ses rives secrètes ;
Du Pholoé propice implore la faveur ;
Il faut un air suave et de chastes retraites
Au cygne candide et rêveur.

Si l'onde réfléchit un ciel peuplé d'étoiles,
Son œil languit, s'attache à ses flots radieux ;
Et d'intimes regrets semblent percer les voiles
De son regard mystérieux.

Durant les douces nuits, le transparent Ismène
Lui retrace du moins son céleste berceau.
Trop rapide bonheur ! l'aurore le ramène
Sous l'abri du frêle roseau.

Il tend son col de neige, et sur l'onde azurée
Glisse avec les rayons de l'astre du matin.
Bientôt, d'ombre et de fleurs sa langueur enivrée
Rêve encor son berceau lointain.

Pourquoi dans vos palais, où rien ne l'intéresse,
Joindre un nouvel exil à de si longs ennuis?
Quels palais lui rendront le beau ciel de la Grèce,
Le calme enchanté de ses nuits?

Laissez-lui ses flots purs, sa cabane légère.
Aux roseaux de l'Ismène il confia son sort :
Il périrait loin d'eux ; et la rive étrangère
N'entendrait pas son chant de mort.

Crains aussi les palais, amant de Polhymnie;
Viens aux pâles clartés du soir inspirateur
Sous la voûte des cieux déployer ton génie
Dont rien n'abaisse la hauteur.

Exilé d'un moment, l'Olympe te réclame :
Fidèle au noble espoir qu'Apollon t'a permis,
Aux ténèbres du monde échappe en jets de flamme,
Et monte jusqu'aux cieux promis.

Ceint du rameau sacré, dépose un cœur timide :
Le génie eut toujours un essor indompté.
Oui, dans le sein de l'homme un Dieu puissant réside ;
Et ce Dieu, c'est sa volonté.

D'obstacles, de périls s'entoure un vrai courage ;
Il grandit avec eux. L'yeuse aux rameaux verts
Vit parmi les rochers d'un suc rare et sauvage,
Et semble sourire aux hivers.

Dès que la pythonisse a rompu le silence,
Qu'elle a saisi le Dieu si long-temps épié,
Avec lui tout à coup, sublime elle s'élance,
Et le monde est sous son trépié.

Prends ton essor comme elle ; et d'un monde fragile
Détourne ce regard chargé de longs regrets.
Veux-tu donc imiter la nymphe de Sicile
Ravie aux baisers de Cérès ?

Lorsqu'un fougueux amant vers l'infernale rive
Emportait sa jeunesse et ses chastes douleurs,
La vierge, dans ses bras, enfantine et naïve,
Pleurait la perte de ses fleurs.

Elle.

Fragmens d'un poeme élégiaque.

Pierre-fond.

La Prière.

Mourons.

Le Rendez-vous.

Il n'y avait plus pour lui, sur la terre, qu'une femme : il l'avait contemplée jusqu'à ce qu'il ne lui fut plus possible de l'effacer de son souvenir. Il avait cessé de vivre en lui-même ; elle était sa vie ; et l'accent de sa voix, l'impression de sa main, hâtaient ou retardaient le cours de son sang.

Lord Byron.

POÉSIES D'ALEX. GUIRAUD.

Le Château de Pierre-Fond.

...ine par Colin. Dirigé par Ambroise Tardieu. Gravé par Pourvoyeur

Page 203.

Le chateau de Pierre-Fond.

Le Chateau de Pierre-Fond.

Non loin des bords de l'Oise, où Compiègne déploie
De son éclat récent le superbe appareil,
Ses berceaux de cytise et ses tentes de soie,
Et ses dômes rougis à l'horizon vermeil,

Une sombre forêt, aux druides sacrés,
Se développe immense, en un calme profond.
Au nord, une ruine en protège l'entrée ;
Et tous avec orgueil parlent dans la contrée
Du vieux château de Pierre-Fond.

Nous errions, elle et moi, sur ces débris antiques,
Que la ligue et le temps ont sapés tour à tour
Et le jour finissait, et les arceaux gothiques
Jetaient leur ombre, au loin, sur les bois d'alentour.

Une colonne détachée
Toute entière gisait sous les gazons couchée ;
Et c'est là qu'elle vint s'asseoir,
Près d'une haute tour, largement ébréchée,
Qui semblait recueillir les derniers feux du soir.

Elle était là, muette, et pensive, et plus belle;
Abaissant sa paupière, et sur sa main fidèle
Laissant tomber son front voilé par la douleur.
Moi, j'étais à ses pieds, les yeux fixés sur elle,
Triste, et pâle de sa pâleur.

Je lui disais pourtant: « Crois-moi, ma bien aimée,
Laisse tes beaux regards errer sur ces beaux lieux;
Vois comme la nature, heureuse et ranimée,
En suaves tableaux se déroule à nos yeux.

C'est le beau mois de mai: ces fleurs t'en avertissent,
Et leurs parfums si purs, qui montent jusqu'à nous.
De l'antique forêt les dômes reverdissent;
Et ces frais églantiers qui sur les tours grandissent
Jettent des fleurs sur tes genoux.

Vois-tu là-bas Compiègne et sa pompe royale?
La vierge de Schœnbrunn, (pour des destins meilleurs)
Naguère y vint chercher la tente nuptiale,
Où peut-être ont coulé ses prophétiques pleurs.

Là, Soissons, où Clovis de leur dernière gloire
Aux Romains des Césars arracha les lambeaux;
Où la France reçut des mains de la victoire
Ses droits de nation qu'elle a rendus si beaux.

Ici, des prés, un lac, des groupes de chaumières
Qu'adossaient aux remparts les vassaux d'autrefois,
Comme le passereau pour ses amours premières
Va suspendre son nid sous l'abri de nos toits.

Mais l'ombre à chaque instant s'allonge avec mystère;
Le soleil ne luit plus qu'au bout du long clocher:

Tout se voile en silence... il ne vient de la terre
Que les cris des oiseaux qui courent se cacher
Dans les tilleuls du presbytère.

Respirons librement cet air pur des beaux jours;
Oh! dérobe ton cœur à des alarmes vaines;
En ce calme imposant laisse endormir tes peines;
Et regarde les cieux qui consolent toujours. »

Mais elle, toute en proie à sa langueur mortelle,
Jetant autour de nous un œil presque égaré,
Et saisissant ma main : « Ce lieu te plaît, dit-elle,
Avant trois mois j'y reviendrai.

J'y reviendrai pour toi, la nuit, jusqu'à l'aurore,
Seule, et sur ces débris je passerai long-temps :
J'aurai comme aujourd'hui de longs voiles flottants
Mais je serai plus pâle encore.

Près de toi, sans me voir, tu m'entendras marcher.
Suis-moi, suis-moi toujours et crains de m'approcher ;
Dieu défend, tu le sais, qu'ici rien nous rassemble:
Il est un lieu pourtant où nous serons ensemble...
J'y serai la première, et viendrai te chercher.»

Voilà ce qu'elle dit sur ces hautes ruines;
Et la cloche prochaine alors sonnait huit fois;
Et des vieux souterrains et des forêts voisines
S'échappaient, par moments, de lamentables voix.

La Priere.

La Prière.

Ce sacrilège vœu tu n'as pu le former ;
Toi, mourir ! n'as-tu rien, dis-moi, qui te retienne ?
As-tu donc oublié que ta vie est la mienne ?
N'as-tu pas un enfant qui grandit pour t'aimer ?

Songe aux pauvres de ton village
Qui demandent pour toi de longs et d'heureux jours ;
Veux-tu leur retirer la main qui les soulage?
Et que sous la chaumière on te pleure toujours?

Regarde, m'as-tu dit, quel destin est le notre!
Je le sais, comme toi; plus que toi j'en frémis :
Un lien de malheur nous unit l'un à l'autre ;
Mais le malheur me frappe et ne m'a point soumis.

Tu marches dans la vie avec indifférence,
Dédaigneuse des biens qu'elle semble t'offrir :
Pourtant, si j'en dois croire une douce apparence,
Tu retiens dans ton cœur un reste d'espérance :
Oserais-tu prier, si tu voulais mourir?

Tu priais ce matin, dans la nouvelle église,
Qu'un jeune acacia couvre d'ombre et de fleurs :

Oui, je t'avais suivie et mes yeux t'ont surprise :
Prier, c'est espérer; l'Éternel favorise
Nos vœux qui vont à lui tout baignés de nos pleurs.

Je t'ai vue entrer seule, inquiète, et voilée;
Et de ton noble amour, timide devant Dieu,
Pour le lui confier, chercher dans le saint lieu
Une chapelle reculée.

Sur la chaise inclinée, où ton corps s'appuyait,
Tes lèvres ont baisé quelques feuilles bénies;
Et ta bouche tremblante, et tes deux mains unies,
Et ton regard, surtout, priait.

Moi, j'étais à l'écart, à genoux sur la pierre;
Et ton recueillement, tes vœux mystérieux,
Montant vers l'Éternel, du sein de la poussière,
Emportaient avec eux mon ame toute entière.

Tu ne me voyais pas et je t'en aimais mieux ;
Si tes yeux élevés ne cherchaient pas mes yeux,
Mon nom, je le savais, était dans ta prière.

Que d'intimes pensers la bouche ne dit pas,
Qu'au fond de notre cœur Dieu vient saisir lui-mêm
Qui dira le charme suprême
D'une femme qui prie en secret et tout bas !

La prière secrète est toujours inspirée ;
Du cœur le plus impur elle sort épurée ;
Des hommages mortels c'est le plus précieux :
C'est entre l'homme et Dieu la chaine consacrée ;
L'échelle de Jacob s'appuyant dans les cieux.

Et, si nous pénétrons dans notre sainte histoire,
La prière y sauva les peuples alarmés ;
Et les bras suppliants plus que les bras armés
Décidèrent de la victoire.

Un prophète à sa voix n'ose se confier :
Et quand la Sunamite à ses pieds s'humilie,
L'homme de Dieu, tremblant sous le manteau d'Élie,
Auprès de l'enfant mort s'enferme pour prier.

Prions ; Dieu nous l'a dit : que notre ame oppressée,
Aux marches de l'autel répande avec ferveur
Cette huile de parfums dont Marie empressée
Arrosait les pieds du Sauveur.

Mourons.

Ma vie est innocente, et vaut bien qu'on la pleure.

SAINT-VALRY. — *La jeune Malade.*

Mourons.

Oui, mourons; aussi bien espérer est un crime;
Et pour le désespoir, vivre est un long tourment.
Mourons: abandonnons au sort qui nous opprime,
L'éternel avenir et ces jours d'un moment:

Tu vois que la tempête a déchiré nos voiles;
Livrons-nous à ces mers où nous sommes poussés;
Le nautonier perdu sous un ciel sans étoiles
Appartient aux flots courroucés.

Disparaissons tous deux; viens, ô ma jeune amie!
Viens; de tous nos instants ce sera le plus doux;
L'un sur l'autre appuyés, notre ame est affermie:
Que la vague du temps roule et passe sur nous.

Pourquoi lutter en vain? notre force est brisée.
Fuyons: le crime est là... Peut-être le bonheur!...
Le bonheur sans vertu!.. Sur la terre embrasée,
Le plus beau matin, sans rosée,
Dessèche le fruit dans sa fleur.

Et pourtant, si le sort eût, d'un œil favorable,
Regardé nos chastes amours;

Si le prêtre aux autels eût, par un nœud durable,
Assemblé nos premiers beaux jours,

Félicités du cœur! ineffables délices!
Charme mystérieux, au vulgaire inconnu!
Tout ce que tes désirs, de mes désirs complices,
Rêvent sans l'espérer, nous eût appartenu.

Jeune, et de ton bonheur et du mien embellie,
Tes pas m'auraient suivi sur ces bords gracieux,
Favorisés des arts, des amours et des cieux,
Dans tous ces beaux jardins de la belle Italie,
Où l'on dit que l'on s'aime mieux.

Mais non, plus loin du monde, et dans mes Pyrénées:
(La solitude est bonne alors qu'on est heureux)
Dans un étroit vallon, bien désert, bien ombreux,

Où les eaux des torrents, à grand bruit entraînées,
Roulent des cailloux d'or qui se heurtent entr'eux.

Là, je t'aurais chantée, adorée et servie;
Là, ton moindre désir eût rencontré mes vœux :
Et j'aurais vu couler tous les jours de ma vie
Aussi doux que le jour de tes premiers aveux.

Mais le bonheur de l'homme est-il sur cette terre?
Dieu l'abandonne-t-il à nos vœux indiscrets?
Et des destins mortels le plus noble mystère,
La douleur nous a-t-elle expliqué ses secrets?

La douleur est sacrée; elle épure et console
Ceux qu'une ardente foi jette dans l'avenir;
Certains dans leurs tourments que la nuit qui s'envole
Laisse un jour radieux qui ne doit plus finir.

Mais ceux dont la constance à vaincre s'est usée,
Cèdent, luttent encore, et cèdent sans retour :
Et moi, je sens, comme eux, que mon ame épuisée
A moins de force que d'amour.

Grand Dieu ! ma vie est pure et je veux te la rendre :
Les dons que tu m'as faits sont funestes pour moi ;
Mais, si tu veux encor qu'ils soient dignes de toi,
Ne tarde pas à les reprendre.

Je languis et je brûle... et mon front abattu
Se lasse de porter le poids de la souffrance.
Mon cœur est altéré d'amour et d'espérance,
Et s'accuse de sa vertu.

D'autres, en ces beaux jours où, sous nos frais ombrages,
Avril s'enfuit en souriant,

Où dans un ciel d'azur, ceint de légers nuages,
L'étoile de Vénus se glisse à l'Orient,

Vont demander aux champs un bonheur solitaire,
Et le soir, en famille, y caressent long-temps
Leur bel enfant plus beau dans les bras de sa mère,
Plus frais que les fleurs du printemps.

Mais nous, point de bonheur en aucun lieu du monde :
Comme pour la vertu, pour le crime impuissants,
Esclaves tour-à-tour et de l'ame et des sens,
Criant, du fond du cœur, sans que Dieu nous réponde.

Mourons : que pouvons-nous contre des cieux ingrats ?
Nous ne saurons jamais, l'un à l'autre funestes,
Quelle part a l'amour dans les faveurs célestes ;
Jamais un jeune enfant caressé dans nos bras...
Un enfant, ai-je dit ! et le tien !.. tu vivras.

Le Rendez-vous.

Que le sort nous sépare, ou bien qu'il nous rassemble,
Je te serai fidèle, ô mes jeunes amours !
Hélas ! nous n'avons pas juré de vivre ensemble,
Mais nous avons jure de nous aimer toujours.

JULES DE RESSEGUIER.

Le Rendez-vous.

Elle vit, loin de moi, bien loin, sous d'autres cieux;
Les abîmes des mers immenses nous séparent:
Et vers ces bords lointains, sur ces flots spacieux
Mon œil, incessamment, et tous mes vœux s'égarent.

Me sera-t-il donné de la revoir un jour ;
De voir sur nos gazons sa taille gracieuse
Se balancer au loin, comme la jeune yeuse
Qui garde nos chiffres d'amour?

Quand reviendra l'automne, à ces heures moins sombres
Où le soleil se glisse en nos bois effeuillés,
Irai-je, seul, mêler mon ombre aux grandes ombres
Que promènent les vents sur nos champs dépouillés?

Tilleuls que j'ai plantés, à la saison nouvelle
Sous vos dômes en fleurs viendra-t-elle s'asseoir?
Vous, oiseaux voyageurs, qui venez d'auprès d'elle,
Vous, surtout, anges saints qu'elle invoque le soir,
Dites-le-moi, reviendra-t-elle?

Non... et tu me l'as dit, toi qui ne trompes pas...
S'il est un lieu pourtant où nous serons ensemble,
Tu m'entends quoique absente.—Oh! fuyons d'ici-bas:
Que l'éternité nous rassemble.

CADIX,

OU LA

DÉLIVRANCE DE L'ESPAGNE.

Monarques, du vainqueur saluez le cortège;
L'exilé de Hartwell à son tour vous protège;
Semblable à ces héros, bannis par les Romains,
Qui de Rome, bientôt, redevenaient l'idole,
Et de l'exil, au Capitole,
Passaient pour triompher du Parthe ou des Germains.

A Soumet. — *Ode sur la guerre d'Espagne.*

Ah! malheur lorsqu'au sein des États menacés,
Des germes factieux fermentent amassés,
Et que le peuple enfin, las de sa longue enfance,
S'empare horriblement de sa propre défense!

E. Deschamps. — *La Cloche.*

Cadix.

Il est une cité dont les bases puissantes
Rompent incessamment les vagues mugissantes,
Et qui, parant son front des plus riches couleurs,
Comme un géant des mers qui sourit aux tempêtes,
Pour d'éternelles fêtes,
Semble, à chaque soleil, se couronner de fleurs.

C'est Cadix : on dirait que la terre attentive
Par un léger lien la retient à la rive,
Comme, au bout d'une chaîne, un saphir éclatant;
De peur qu'en l'effleurant, une vague amoureuse
Vers quelque plage heureuse
Ne l'entraîne, le soir, comme un jardin flottant.

Mais que lui serviront les trésors qu'elle étale,
Et de ses toits fleuris la pompe orientale?
Un double airain l'assiége en ses palais déserts :
Et ses fils, descendus en leurs roches profondes,
Frémissent sous les ondes,
Au double bruit prochain des assauts et des mers.

Le bronze foudroyant qui sur eux tonne et tombe,
Sous les toits embrasés creuse une vaste tombe

Où ses débris mortels éclatent tour-à-tour;
Et d'une étroite brèche ouvrant ces voûtes sombres,
Montrent de pâles ombres
Qu'au fond de leur retraite épouvante le jour.

Sauve, reine des mers, ta brillante couronne
Du déluge de feux qui déja t'environne!
Que ton roi prisonnier soit libre en ta faveur:
Et surtout, rends les airs à sa douce colombe
Qui gémit et succombe,
Et sous l'aile, pourtant, tient le rameau sauveur.

O du vieux roi saxon auguste et jeune fille!
Du monarque espagnol la royale famille,
Pâle de ton effroi, te regarde en tremblant:
Et toi, d'un soin pieux, lui cachant tes alarmes,

Ton œil noyé des larmes
A l'horizon lointain salue un drapeau blanc.

Saint drapeau de nos rois, ta couleur est sacrée;
Des monts de Lombardie aux murs de Césarée,
Chaste et dernier linceul de nos Bayards mourants,
Gage de délivrance à l'Europe asservie,
Même aux champs de Pavie,
Long-temps resté debout, tu tombas dans nos rangs.

Et lorsqu'on t'imposa des couleurs infidèles,
La victoire aussitôt te voila de ses ailes,
Et de nouveaux lauriers te couvrit à dessein :
Comme une jeune mère, en ses vives tendresses,
Punit par des caresses
L'enfant qui d'une erreur va rougir dans son sein.

Que dis-je? les Français, sur la tente guerrière
N'ont jamais vu flotter qu'une seule bannière :
Celle que la victoire agita sans repos.....
Aux plaines de Wagram comme aux champs de Bouvines,
Ceints de palmes divines,
Ils n'ont jamais changé de cœur ni de drapeaux.

Oui, le noble étendard où s'attacha naguère
La cendre de Moscou sur les sables du Caire,
Dans leurs vaillantes mains fut toujours affermi :
Et l'honneur, consacrant sa couleur solennelle,
Ne vit jamais en elle
Que la poudre des camps et le sang ennemi.

Roncevaux a revu les preux de Charlemagne ;
Le soleil d'Austerlitz s'est levé sur l'Espagne ;

Le glaive de Rocroy s'agite, encor sanglant ;
Et le cœur d'un Bourbon, ouvert à toute gloire,
Bat aux cris de victoire
Que le Tage a reçus des échos de Friedland.

Il restait une palme à vos mains échappée,
Qui lassa d'un vainqueur l'infatigable épée :
Français, un fils de France, à la brèche monté,
De ce dernier trophée a paré votre tête ;
Et par cette conquête
L'Europe n'a plus rien que vous n'ayez dompté.

Quels sont-ils ces vainqueurs que des fêtes attendent ?
Que par ambassadeurs les villes se demandent,
Et dont le bras protège et combat tour-à-tour ?
L'Espagne a cru renaître aux temps chevaleresques,

Et des balcons moresques
Jette sur eux des fleurs et des regards d'amour.

L'Espagne avait naguère en ses rangs unanimes
Des pièges, des poignards, des forfaits magnanimes
Alors que descendit sur ses bords ébranlés
Cet homme qui, marchant plus loin que sa fortune,
De sa gloire importune
Tourmentait son empire et son camp dépeuplés.

Long-temps, pour imprimer une leçon austère,
Dieu, comme un sceau d'airain, l'appuya sur la terre :
Puis, un souffle abattit ce colosse d'orgueil ;
Et rejeté d'en haut, tout chargé de couronnes,
Par-delà tous ses trônes,
Il alla se briser, sans bruit, contre un écueil.

Ainsi, de l'Éternel la justice profonde,
Alors qu'elle intervient aux affaires du monde,
S'y révèle soudain par des coups éclatants;
Et s'attachant toujours aux plus hautes victimes,
Ses fureurs légitimes
Aux yeux épouvantés les exposent long-temps.

Et, pour les renverser, quand son bras les soulève,
Tous ces grands insensés que sa vengeance élève,
S'applaudissent du cœur et ne soupçonnent pas
Qu'il les porte si haut, pour qu'à l'heure fatale,
Leur chute triomphale
Dans l'immense avenir jette un plus long fracas.

Ainsi, des factions sur l'Espagne étendues,
Dieu ramasse, à Cadix, les fureurs éperdues

Pour y frapper enfin le coup qu'il retenait....
Eh, quel est le vengeur qu'arme sa main puissante?
Leur victime récente,
Qui s'en va consoler des malheurs qu'il connaît.

Bourbon fait de l'honneur le seul prix du courage:
Aussi, dans sa conquête, affermi d'âge en âge,
Riche de ce qu'il rend, fort du glaive et des lois,
Voyez-le remonter aux vertus de sa race
Dont lui marquent la trace
Soixante rois d'aïeux, et huit cents ans d'exploits.

Cadix a reconnu le vainqueur digne d'elle;
Cadix l'a salué du premier cri fidèle;
Et l'Europe attentive a béni nos succès.
Elle a des envoyés auprès de notre gloire:

Et, dans notre victoire,
Des fils, nés loin de nous, dont l'honneur est français.

O du rang le plus noble auguste déférence !...
Le prince de Savoie est grenadier de France :
C'est son rang de valeur surtout qu'il veut garder.
Peuples dont Carignan doit occuper le trône,
Préparez sa couronne;
Qui servit avec nous, ailleurs doit commander.

Triomphe à nos guerriers qui, des vastes Espagnes,
Comme un fleuve propice, inondant les campagnes,
Ont rendu leurs exploits si féconds en bienfaits !
Et que, du Trocadère et des champs de Galice,
Leur gloire rejaillisse
Sur ceux dont la pensée enfanta ces hauts faits !

Déja, sur tous les points de l'Europe affranchie,
Avec ses mille bras renaissait l'anarchie
De ses derniers lambeaux, au hasard rassemblés :
Et, d'un trop faible poids foulant sa masse immonde,
Tous les trônes du monde
Quand elle respirait se sentaient ébranlés.

Mais Bourbon a saisi son armure sacrée.
Il vole, atteint, surprend le nouveau Briarée,
Se jette tout armé dans ses bras impuissants ;
Et, frappant droit au cœur le géant qui recule,
Aux colonnes d'Hercule
Montre un autre vainqueur des monstres renaissants.

Telle, aux temps merveilleux, d'une tombe récente
S'échappait quelquefois une ombre menaçante,

Qui, traînant la terreur sous ses longs voiles blancs,
Comme un épais nuage, enfant de l'incendie,
Par la peur agrandie,
Passait, toute la nuit, sur les hameaux tremblants.

Mais, dès qu'un chevalier d'aventures avide,
Courant sur le fantôme, et frappant dans le vide,
Tentait avec le fer l'enchantement fatal,
Le paladin bientôt voyait l'ombre en furie,
Sous ses coups amoindrie,
Décroître et s'abîmer dans le tombeau natal...

Il vient, le paladin de nos temps héroïques :
L'Europe a salué ses lauriers pacifiques :
Tous les cœurs ont volé sur ses pas immortels !

Il passe le premier, sans pleurs, sans rois esclaves,
Sous l'Étoile des braves,
Et la gloire française a de nouveaux autels.

NOTES

SUR LE POÈME D'ISAURE.

NOTES

SUR LE POÈME D'ISAURE.

Notre-Dame de Limoux.

Près de la ville de Limoux, sur une petite éminence au pied de laquelle la rivière d'Aude coule parmi des jardins, fut bâtie, il y a environ quatre siècles, en l'honneur de la vierge, une chapelle, qui est connue dans tous les environs sous le nom de *Notre-Dame de Mar-*

seille. La chapelle est vaste, d'une architecture élégante, et l'intérieur en est richement orné. A côté, sur le même plateau, s'élève l'habitation du sacristain et du vieux prêtre auquel on accorde cette belle retraite en récompense de longs services : cette masse de bâtiments assez pittoresquement construits, et que domine un long clocher, couronne d'une manière ravissante le paysage coupé de prairies et de vignobles, que la rivière dessine entre la chapelle et la ville. Deux chemins sinueux conduisent de l'une à l'autre; et dès les premiers jours de septembre, ils sont continuellement couverts de peuple, tant est grande l'affluence des pélerins qui descendent des Pyrénées et des Corbières, ou remontent de la plaine et des vallées du Razès. Au bas de la côte, commence ce qu'on appelle la *dévotion.* De là à la chapelle la route est pavée et coupée à intervalles égaux, de longues bandes de pierres qui marquent les stations; de manière que

toute cette partie est divisée pour les prières, comme un long chapelet qu'on aurait étendu. C'est là que, dès la nuit du 8 septembre, un grand nombre de femmes, parmi lesquelles quelques vieillards et quelques jeunes gens, se rassemblent à genoux et dans un profond silence, montent ainsi dévotement et lentement jusqu'au parvis de l'église, et de là, toujours dans la même attitude, jusqu'à la chapelle particulière de la Vierge, où leurs prières se terminent, en baisant les franges de la robe bénite, et en déposant une offrande dans le tronc, qui est au pied de la Madone.

Cette Madone est en bois, d'une structure assez informe, et d'une couleur très-noire. On raconte qu'elle fut miraculeusement trouvée dans un champ, au même lieu où l'église a été élevée depuis. Un vieux laboureur éprouvait une extrême difficulté à faire achever à ses bœufs un sillon commencé. Il y avait un endroit du champ où ces animaux ralentissaient

leur marche, s'arrêtaient et s'agenouillaient; le laboureur, un jour, les ayant pressés plus long-temps et plus inutilement que de coutume, fit enfin le signe de la croix, et s'agenouilla comme eux. Le maître du champ survint, et ayant ouï ce que son serviteur lui racontait, il ordonna qu'on fît rentrer les bœufs, rassembla quelques hommes de son village, et, sous les yeux du curé qui s'était rendu sur les lieux, fit creuser la terre, où l'on trouva cette même madone de bois, qui figure aujourd'hui dans une niche dorée, chargée d'offrandes et environnée d'adorations et de prières.

Ici, comme à *Notre-Dame d'Eas* près de Baréges, et dans la plupart des chapelles de nos Pyrénées, l'église est ouverte et éclairée toute la nuit, durant l'Octave; et toute la nuit des jeunes filles qui se groupent par villages, chantent successivement des cantiques, causent assez bruyamment, et dorment, ou sur les larges dales, ou dans les stalles enfoncées. Il y a un puits

au milieu de l'église, qui fournit de l'eau à tous les repas qu'on y prend en commun ; et tous les parvis sont occupés par des marchands de sucreries, de gâteaux, de joyaux et de chapelets. Tout cela donne à cette fête religieuse une physionomie tout antique et presque païenne. Le christianisme du Nord est plus sévère ; mais le Midi est sous l'influence du même soleil, qui animait les théories de Délos et d'Athènes ; et toute l'austérité chrétienne, très-bien comprise par le cœur des peuples du Midi, est tempérée et en quelque sorte embellie par leur imagination, dès que leurs sentiments religieux se manifestent par le culte extérieur. On dirait qu'ils veulent se dédommager, par l'éclat qu'ils donnent à cette manifestation solennelle, de la contrainte plus rigide peut-être qu'ils imposent à ces mêmes sentiments, lorsque leur culte envers Dieu s'établit au fond de leur ame. Et l'on remarquera que les austérités de la vie monastique, les renoncements absolus au monde,

les sacrifices de la nature elle-même, nés d'abord sous le soleil de l'Orient, ne se sont perpétués que dans le midi de l'Europe; tandis que, transportés par imitation dans les contrées du Nord, où le climat et les caractères sont naturellement sévères et paisibles, ils y sont devenus en quelque sorte inutiles, et s'y sont tout-à-fait perdus.

Je ne terminerai point cet article sur Notre-Dame de Limoux, sans parler de la fontaine qu'on trouve à mi-côte, et qui donne goutte à goutte une eau à laquelle on attribue des effets merveilleux; car elle guérit, dit-on, la fièvre, les maladies des yeux, et plusieurs autres maux qu'on recommande à la Vierge, en faisant le signe de la croix et récitant des *Ave Maria*. Quelques *superstitieuses* qu'elles puissent paraître à bien des gens, toutes ces croyances sont au moins respectables, parce qu'elles sont pures; et je ne sais pas ce qu'on gagnerait à détruire la confiance que

le cœur leur accorde naturellement. Où seraient donc les consolations d'ici-bas, si on ôtait à la prière ses espérances?

Meilleraye.

Les trappistes, venus d'Angleterre où ils s'étaient réfugiés sous l'empire, ont trouvé au-delà de Nantes, à quatre lieues de Châteaubriant, une ancienne abbaye de leur ordre, qui n'avait guère souffert que des dégradations, et qui leur a été rendue par son propriétaire : c'est l'abbaye de Meilleraye. Ils s'y sont transportés aussitôt, et en moins de quatre ans, ont réparé de leurs mains les parties rui-

nées de ce vaste édifice; introduit dans les champs qui en dépendent une agriculture, d'après les meilleurs systèmes anglais, qui sert de règle et de modèle à toute celle de la Bretagne; décoré l'église avec un luxe simple, mais digne de sa belle destination; et rétabli enfin dans leur monastère, cette touchante hospitalité, si noble par son désintéressement, et si utile par les bons exemples, dont elle procure l'avantage aux voyageurs pieux. Je n'entrerai pas dans les détails de la réception faite par les solitaires aux étrangers qui les visitent. On a publié, sur ce sujet, des relations très intéressantes et très-exactes. Je me contenterai de rendre compte de l'impression que j'ai reçue moi-même au milieu de ce cloître silencieux, dont les austérités paraissent si effrayantes aux gens du monde. Elle a été toute différente de celle que j'attendais, prévenu moi-même par les préjugés des salons, comme si le monde n'avait pas aussi ses austérités, et mille fois plus cruelles,

parce qu'elles sont involontaires. A Meilleraye, une paix douce et en quelque sorte solennelle, parce qu'elle est continue, s'empare du cœur dès les premiers instants. Il y a tant de sérénité et de confiance dans la physionomie de ceux que nous appelons malheureux, qu'il en pénètre toujours une partie dans l'ame la plus oppressée; on se sent bien, malgré soi, là où l'on pensait que les autres devaient être si mal. Et c'est avec moins d'effroi, et même de pitié, qu'au bout de quelques moments, on regarde les lits de planche et le pain noir de ces hommes, qui les ont préférés aux couches voluptueuses et aux festins somptueux; car il n'y a de douleur que dans la privation forcée; et toutes les fois que la volonté de l'homme est d'accord avec son destin, le sacrifice devient une consolation, parce que sa conscience trouve en lui une sorte d'acquit pour le passé, et une espérance presque certaine pour l'avenir.

Chœurs de Myrrha.

Je ne joins pas aux chœurs de Myrrha des notes mythologiques, parce que je laisse à la mémoire et à l'instruction de mes lecteurs le soin d'y suppléer.

TABLE.

POÈMES.

Le Petit Savoyard, poème élégiaque en trois chants. Page 5

Notice sur les petits Savoyards. 7

Chant premier, le Départ. 35

Chant second, Paris. 43

Chant troisième, le Retour. 49

Isaure, poème élégiaque en cinq chants. 57

Chant premier, Notre-Dame de Limoux. 59

Chant second, Novembre. 63

Chant troisième, la Fiancée. 69

Chant quatrième, la Mort. 75

Chant cinquième, Meilleraye. 81

CHANTS ÉLÉGIAQUES.

Chœurs de Myrrha, tragédie inédite. 89

Chœur du premier acte, la Victoire. 91

Chœur du deuxième acte, l'Hymen. 97

Chœur du troisième acte, le Destin. 103
Chœur du quatrième acte, l'Amour. 107
Agar et Ismaël. 113
L'Exilée de Hartwell. (1814) 121
Le Poète. A mon ami Alexandre. 129
La Sœur grise. 139
Saint Jérôme. A Henri. 147
Le jeune Poète à Leucade. 157
L'Aumône. A Madame***. 165
La jeune Catalane. 173
Aux Grecs. (1820) A mon ami, France... 181
A mon jeune ami, Émile. 191
Elle, fragments d'un poème élégiaque. 201
Chant..., le château de Pierre-Fond. 203
Chant..., la Prière. 211
Chant..., Mourons. 219
Chant..., le Rendez-vous. 227
Cadix, ou la délivrance de l'Espagne. 233

NOTES.

Notes sur le poème d'Isaure. 249
Notre-Dame de Limoux. 251
Meilleraye. 259
Note sur les chœurs de Myrrha. 262

FIN DE LA TABLE.

10618

Collection des Poëtes français du 19e Siècle, format in-18, cet Grand Raisin.

(Ouvrages déjà montrés).

Odes, par M. Victor Hugo, 1 joli vol. in-18, 2e édit. Prix : 3 fr. 50 c. et 4 fr. par la poste.

Messénienne et Poésies diverses, par Casimir Delavigne, 2 vol. in-18, ornés de 8 vig. 12 fr.

Poëmes et Opuscules, en vers et en prose, par Campenon, 3 vol. in-18, ornés de 4 vig. 9 fr.

Odes et Poésies diverses, par Sainsine, 1 volume in-18, orné d'une vignette, 3 fr.

Méditations poétiques (premières) par A. de Lamartine, 10e édition in-18, vig., 3 fr. 50 c.

La Mort de Socrate, du même auteur, 1 vol. in-18, vig. 3 fr. et 3 fr. 50 c. p. la poste.

Études poétiques, par Chênedollé, 2e édit., 1 vol. in-18, orné d'une jolie vig., 3 fr.

Le Génie de l'Homme, poëme, par le même auteur, 3e édit., 1 vol. in-18, orné d'une jolie vig. 3 fr.

Œuvres poétiques de J.-B. de Saint-Victor, 1re édit. comp., 1 vol. in-18, orné d'une jolie vig. 3 fr.

Poésies Diverses, par Edmond Gerard, 2e édit., 1 vol. in-18, 3 fr.

Lettres à Sophie sur la Physique, etc., par Anne Martin, 4 vol. in-18, avec 4 jolies vig., 12 fr.

Œuvres complètes de Millevoye, 6 vol. in-18, ornés de 6 vig., et 4 culs-de-lampes, 12 fr.

Veillées poétiques (les), par J. B. Daumier de Marseille, 1 vol. in-18, p. grand raisin satiné, 12 sh. 3 fr. 50 c.

Jérusalem délivrée (la), par Baour Lormian, 3 vol. in-18, p. gr. raisin, avec 10 belles gravur. 20 fr.

Mélanges poétiques, par Ulric Guttinguer, 1 vol. in-8°, papier grand raisin vélin, imprimé par Firmin Didot. Prix : 10 fr.

3 2044 051 737 013